

À propos de l'influence de la langue sur la pensée : étymologie populaire et changement sémantique parallèle

Autor(en): **Baldinger, Kurt**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **37 (1973)**

Heft 147-148

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-658413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A PROPOS DE L'INFLUENCE DE LA LANGUE SUR LA PENSÉE

ÉTYMOLOGIE POPULAIRE ET CHANGEMENT SÉMANTIQUE PARALLÈLE*

Les interférences entre la langue et la pensée constituent un problème auquel on s'intéresse depuis l'antiquité. Je n'ai pas l'ambition de le reprendre dans toute son ampleur. Je n'ai pas non plus l'intention de parler du fait — assez généralement reconnu aujourd'hui — que toute communauté linguistique accepte et développe à travers sa langue une certaine vision du monde ('Weltbild')¹. Ce sujet a surtout été traité à maintes reprises depuis Humboldt et jusqu'à Weisgerber et Whorf². En effet — Catford³ et Ruwet⁴, entre autres, l'ont confirmé encore récemment — chaque langue impose un réseau ordonnateur à la réalité spirituelle et matérielle et en organise le chaos à sa façon. Ruwet parle « du découpage particulier opéré par chaque langue dans la masse du contenu » (p. 308). Dans ce sens général, tous les hommes adoptent — avec et à travers leur langue maternelle — une cer-

* Une version un peu plus développée et un peu différente de ce texte (avec index) vient de paraître en allemand : Kurt BALDINGER, *Zum Einfluss der Sprache auf die Vorstellungen des Menschen (Volksetymologie und semantische Parallelverschiebung)*, Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Jg. 1973, 2. Abhandlung, Heidelberg (Carl Winter), 1973, 56 p.

1. Dès 1757 l'Académie de Berlin avait proposé d'étudier ces relations « dem Einfluss der Meinungen in die Sprache und der Sprache in die Meinungen » ; Davis Michaelis, en 1759, remportait le prix de l'Académie, v. H. H. CHRISTMANN, *Beiträge zur Geschichte der These vom Weltbild der Sprache*, Akad. der Wiss. und der Lit., Abh. der geistes- und sozialwiss. Klasse, 1966, Mainz 1967, 441-469 (spéc. p. 463).

2. V. pour plus de détails K. BALDINGER, *Teoría semántica*, Madrid (Alcalá) 1970, chap. 6 : *La lengua divide el mundo* (p. 101-113).

3. J. C. CATFORD, *A Linguistic Theory of Translation, An Essay in Applied Linguistics*, London 1965, p. 40 ss.

4. Nicolas RUWET, *La linguistique générale aujourd'hui*, Archives européennes de Sociologie 5, 1964, 227-310.

Revue de linguistique romane.

taine organisation du monde. Toutefois, cette organisation est conditionnée, du moins en partie, par l'expérience que les sujets parlants ont (ou que leurs ancêtres ont eue) du monde spirituel et matériel ; le résultat, c'est-à-dire le découpage, en est ainsi différent d'une langue à l'autre ¹. Cet aspect, si important qu'il soit pour comprendre le phénomène de la langue et pour établir une méthodologie linguistique (p. ex. la théorie de la traduction, v. le livre fondamental de Georges Mounin), restera en dehors de mes préoccupations d'aujourd'hui.

Le problème sur lequel j'aimerais attirer l'attention concerne un domaine beaucoup plus restreint, la question de savoir si la langue *elle-même* — sans motivation extérieure — est capable d'influencer et de modifier les idées que nous nous faisons du monde spirituel et matériel, et comment elle le fait. Dans ce sens, le problème qui nous préoccupe aujourd'hui est à l'opposé de la situation normale que nous venons de caractériser et que nous excluons du débat. La langue, dans l'optique qui est la nôtre, devient la force motrice, l'homme devient sa victime. La linguistique générale et la philologie des langues modernes ne se sont guère occupées de ce problème ou, plutôt, s'en sont occupées uniquement dans le cadre de l'« étymologie populaire », et encore, pour d'autres raisons. L'étymologie populaire en tant que force motrice spirituelle n'est pourtant pas restée sans influencer l'histoire des religions, l'hagiographie et l'ethnologie. Mon compatriote bâlois Alfred Bertholet, p. ex., a parlé en 1940, devant l'Académie des Sciences de Berlin, de l'influence de l'étymologie populaire sur les croyances et les pratiques religieuses ².

Influence de l'étymologie populaire sur la pensée ³.

Bertholet a reconnu, à partir de nombreux exemples, « qu'une approche du surnaturel influencée par la ressemblance phonique de deux mots et par

1. V. p. ex. S. ULLMANN, *Language and Style*, Oxford 1964, p. 22 : « Such discrepancies may sometimes mean no more than that the same sphere is divided up in each idiom in a different way » ; v. aussi l'article récent de R. TRUJILLO, *A propos du concept de forme du contenu*, Cahiers de Lexicologie 1972-I, 3-II.

2. Alfred BERTHOLET, *Wortanklang und Volksetymologie in ihrer Wirkung auf religiösen Glauben und Brauch*, Abh. der Preuss. Akad. der Wiss., année 1940, Phil.-hist. Klasse n° 6, 24 p. ; v. aussi l'œuvre fondamentale de Hermann USENER, *Götternamen, Versuch einer Lehre von der religiösen Begriffsbildung* Bonn 1896 ; ² 1929.

3. Nous conservons le terme traditionnel d'*étymologie populaire* pour des rai-

l'étymologie doit être décisive pour le comportement humain à l'égard du surnaturel » (p. 15), et cette vérité concerne directement notre problème.

sons pratiques, bien qu'il soit très discuté. Il apparaît en allemand dès 1852, dans le titre d'un article de E. FÖRSTEMANN (« Über deutsche Volksetymologie », dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen* I, 1852, p. 91 ss.). Le terme a été critiqué, p. ex., par A. DAUZAT : « étymologie populaire, désignation inexacte, car étymologie suppose une recherche consciente, tandis qu'il s'agit de phénomènes essentiellement inconscients » *Études de linguistique française*, Paris ²1946, p. 153. Si l'opposition *conscient/inconscient* n'est guère un argument convaincant, le terme peut être critiqué pour d'autres raisons : l'étymologie populaire n'est sûrement pas limitée au 'peuple'. WARTBURG, p. ex., constate : « L'expression « étymologie populaire » prête d'ailleurs à équivoque. Elle semble en effet suggérer que cette aptitude à associer des mots ne vit que dans le peuple et cesse de se manifester à un certain niveau de culture » (*Problèmes et méthodes de la linguistique*, 1969³, p. 185). Elle va même jusqu'à se confondre avec l'étymologie savante : je rappelle le cas de *requin*, expliqué par Friedrich DIEZ dans son *Dict. étym. des langues romanes* (2³, 1870, p. 414) par le lt. *REQUIEM* que les matelots normands auraient employé pour désigner le requin à cause de son caractère redoutable (« wegen seiner Gefährlichkeit von den normannischen Matrosen *requiem* (Seelenmesse) genannt ») — cas typique, à ce qu'il me semble, d'une 'étymologie populaire' savante (l'étymologie réelle de *requin* est loin d'être résolue définitivement ; le mot est qualifié d'origine obscure par Bloch-Wartburg ⁵1968, qui ajoutent toutefois : « On pense à un dér. du norm. *quin* « chien », cp. *chien de mer* « esp. de requin » ; le préfixe servirait alors à renforcer le sens du mot » ; v. aussi *FEW* 2, 194 a à propos de *chien de mer* ; ib. 2, 197 note 16 le rapport entre *chien de mer* et *requin* est encore qualifié de peu vraisemblable, mais le mot manque parmi les mots d'origine inconnue *FEW* 21, 251, ce qui semble signifier que Wartburg a accepté plus tard, l'étymologie *re-* + *CANEM*).

Pour remplacer le terme *étymologie populaire* on a proposé entre autres :

- *lautlich-begriffliche Analogie* (analogie phonéticosémantique) : W. WUNDT, *Völkerpsychologie* t. I, Die Sprache, 1^e p. 1911, p. 474 ;
- *étymologie seconde* : GILLIÉRON, *La faillite de l'étymologie phonétique*, 1919, p. 82 ; G. GOUGENHEIM, *La fausse étymologie savante*, Romance Philology 1, 1947-1948, p. 277 ;
- *attraction homonymique* : DAUZAT, *La géographie linguistique*, 1922, p. 72 ;
- *attraction paronymique* : DAUZAT, *Les patois*, 1927, p. 109 ; MAROUZEAU, *Lexique de la terminologie linguistique*, 1961, p. 36 ;
- *Wortanalogie* : M. RUNES, *Actes du II^e Congr. Int. de linguistes*, Genève, 1931, p. 208 ;
- *étymologie statique* : VENDRYES, *Pour une étymologie statique*, Bull. de la Soc. Ling. de Paris, 1953, 1-19 ;
- *paretymologische Bildungen* (formations parétymologiques) en all. chez Hofmann et Rubenauer d'après Marouzeau, *Lexique de la terminologie linguistique*, 1961, p. 90 ;
- **étymologie associative* : John ORR, *Essais d'étymologie et de philologie françaises*, 1963 (« Cependant, bien que nous ayons rattaché l'étymologie populaire à des processus associatifs auxquels de tout temps toute langue

« Les idées que se font les hommes de la nature et de la personnalité d'un dieu », constate-t-il, « se sont souvent modifiées ou se sont fixées dans une certaine direction sous l'influence de la ressemblance phonique entre deux mots ou sous celle de l'étymologie populaire » (p. 12) ¹. Le mythe égyptien voulant que les hommes soient nés des larmes du roi Re, p. ex., provient d'un jeu de mots entre les mots coptes *romet* « homme » et *remjet* « larme » (Bertholet, p. 5). Le mythe grec qui affirmait que l'homme devait son existence à une transformation des pierres jetées par Deucalion et Pyrrha derrière eux après l'inondation provoquée par Zeus, semble être dû à la ressemblance phonique entre *λαός* « peuple » et *λάαξ* « pierre » (p. 6). Le mythe selon lequel Aphrodite serait née de l'écume de la mer vient sans doute de la ressemblance du nom de cette déesse avec *ἀφρός* « écume » (*ib.*) ². Le dieu

a été exposée, je ne voudrais pas, pour la désigner, remplacer le mot 'populaire' par le mot 'associative', comme on pourrait être tenté de le faire. C'est que, en premier lieu, la tradition et la continuité ont leur prix, en linguistique comme en politique. Puis, l'épithète 'associative' convient, nous l'avons vu, tout aussi bien à l'*étymologie savante*. Enfin, et surtout, les phénomènes d'étymologie populaire sont effectivement plus fréquents dans le langage du peuple qu'ailleurs, si ce n'est dans le langage des enfants », p. 8) ; v. aussi Mario PEI, *Glossary of Linguistic Terminology*, 1966, p. 93 ;

— *evolutive* ou *synchronische Etymologie* (étymologie évolutive ou synchronique) : Olaf DEUTSCHMANN, *Lateinisch und Romanisch*, München (Hueber) 1971, p. 39 ;

— v. encore la note 1, p. 252.

1. Citons encore le passage suivant (en traduction) : « La ressemblance phonique de deux mots (Wortanklang) et l'étymologie, c'est-à-dire en réalité surtout l'étymologie populaire, constituent, quant à leur influence sur les croyances et les pratiques religieuses, un phénomène qui est assez intéressant et assez important pour mériter qu'on leur consacre une étude à part. Elle nous fera aborder le problème vaste et complexe des relations entre la langue et la religion. Son importance se dégage déjà du fait que Herbert Spencer a pu essayer de prouver que la vénération mythique ou religieuse de phénomènes généraux de la nature tels que le soleil ou la lune se réduirait en dernière analyse uniquement à une mauvaise interprétation des noms qu'on leur avait donnés ; que Max Müller a pu nommer la mythologie une nécessité linguistique inhérente, 'l'ombre obscure que la langue jette sur la pensée' ; que Hermann Usener a même pu oser dire que la condition de dieux personnalisés est un phénomène linguistique, tandis que Ernst Cassirer, tout au contraire, sur la base d'une analyse approfondie de la pensée mythique, voit la clé qui doit nous ouvrir la compréhension des mots primitifs, dans la manière individuelle de la constitution des mythes. Ces allusions, déjà, permettent de conclure que la relation entre la religion et la pensée doit être mutuelle » (p. 4).

2. Dans le même sens Louis DEROY, *Jeux de mots, causes de légendes*, Annali dell'Istituto Univ. Orient. di Napoli, Sez. Ling. I 1, 1959, p. 25 (v. déjà Otto KELLER, *Lateinische Volksetymologie und Verwandtes*, Leipzig, 1891, p. 189).

babylonien Dagan, d'abord dieu de la terre et plus spécialement du blé (hébr. *dāgān* « blé »), a été transformé en un dieu des poissons par un rattachement étymologique de son nom à hébr. *dāg* « poisson » (*ib.*, p. 12). L'Arabe palestinien aime à avoir sur lui des grains de froment parce que ar. *'aiš* signifie à la fois « grain de froment » et « vie » (*ib.*, p. 8). Bertholet a raison de parler des *erreurs productrices* (p. 3) et Wartburg constate encore pour l'époque actuelle : « Tout en ayant de meilleures connaissances, nous croyons tous plus ou moins à des choses que l'étymologie populaire semble rendre évidentes »¹. « D'une simple ressemblance verbale, d'une étymologie, si fautive soit-elle, peut rejaillir une nouvelle croyance et un nouveau culte ou du moins un culte amplifié » (Bertholet p. 23).

A travers tout le moyen âge et jusque dans les temps modernes, l'étymologie populaire n'a cessé d'influencer les croyances populaires en déterminant certaines idées religieuses ou superstitieuses, surtout dans le domaine du culte des saints et des pratiques médicales. Saint Gal est devenu le patron des *gelines* (lt. *gallina*) et Saint Denis (rég. Saint-Denis = *saint-dunid*), celui qui s'occupe de la ponte de leurs œufs². Bernard de Clairvaux, grâce à son éloquence, reçut le titre d'honneur *doctor mellifluus*, et c'est grâce à ce titre qu'il est devenu le patron des éleveurs d'abeilles ; son emblème est la ruche³. Saint Clair guérit les maux des yeux (en Allemagne c'est Saint Augustin ! all. *Auge* « œil »)⁴. Mamertus est le patron des nourrices (d'après *mamma* « sein »)⁵. On invoque Saint Eutrope contre l'hydropisie,

1. W. VON WARTBURG, *Was das Volk in die Sprache hineindenkt*, tir. à part du *Der Kleine Bund* 1929, p. 10 (= WARTBURG *Volk*) ; v. aussi WARTBURG, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft* 21962, 31970, p. 121-125 (trad. fr. *Problèmes et méthodes de la linguistique*, 31969, pp. 181-187 ; = WARTBURG *Problèmes*).

2. Lutz MACKENSEN, *Name und Mythos*, Leipzig 1927, p. 29 (= MACKENSEN) ; BERTHOLET 17 ; H. GAIDOZ/K. NYROP, *L'étymologie populaire et le folklore*, dans *Mélusine, Recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages* [= *Mélusine*], 6, 15 ; Otto JESPERSEN, *A modern English grammar* II.1, Heidelberg 1936, p. 141, appelait *metanalyse* la reconstitution fautive de la chaîne phonique (v. aussi J. KNOBLOCH, *Lingua* 21, 1968, p. 238).

3. MACKENSEN 32 ; BERTHOLET 17.

4. K. G. ANDRESEN, *Über deutsche Volksetymologie*, 61899, p. 56 (71919, p. 56) ; BERTHOLET p. 18 ; *Mélusine* 4, 506 ; on invoquait aussi, pour la même raison, Santa Lucia à cause du rapprochement avec *lux* (WARTBURG *Problèmes* p. 184). *Lumier* (< Leudomir) guérissait une femme aveugle (d'après une légende basée sur une étymologie populaire, v. J. KNOBLOCH, *Das schöpferische Missverständnis*, *Lingua* 21, 1968, p. 241).

5. FASS, *Romanische Forschungen* (= RF) 3, 484 ; *Handbuch des deutschen Aberglaubens* V 1560 ; MACKENSEN 29 ; NYROP 158 ; FEW 61, 133a.

Saint Cloud (= Clodoaldus) contre les clous, Saint Ouen contre la surdité (d'après *ouïr*), Saint Claude contre la claudication; Saint Corneille protège les bêtes à cornes (= le pape Cornelius); Saint René guérit les reins; Saint Michel est le patron des boulangers (d'après *miche*, Nyrop 158); «Saint» Faulcet (xv^es.) celui des menteurs¹; Saint Vât ou Saint Waast vient en aide aux enfants qui ont de la difficulté à apprendre à marcher (d'après *va* < *aller*); les exemples abondent, jusqu'à Saint Foutin². Pendant la Révolution française, le *peuplier*, qu'on rattachait à *peuple* par étymologie populaire, est devenu le symbole de la liberté³.

Les croyances et les coutumes populaires, on le voit bien, doivent très souvent leur origine à des associations purement linguistiques, et cela dans beaucoup de pays⁴. Ce qui est réputé bon ou mauvais ne dépend souvent que d'une étymologie populaire⁵.

De même, en dehors des croyances et des coutumes populaires, l'étymologie populaire peut modifier les idées, le monde spirituel des hommes. En effet, dans le cadre de notre sujet, elle ne nous intéresse que dans la mesure où elle provoque de telles modifications et où elle n'est pas intentionnelle

1. A. TOBLER, *Verblümter Ausdruck und Wortspiel in altfranzösischer Rede*, dans *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik* II² 1906 (= TOBLER *Verm.*), pp. 211-263 (spéc. p. 227; v. aussi *Seint Pançart* p. 233, *Saint Mangeard* p. 234, etc.).

2. NYROP, *Linguistique et histoire des mœurs*, Paris 1934, 155-166, spéc. 157 s. (= NYROP); Christian FASS, *Beiträge zur französischen Volksetymologie*, RF 3, 1887, 483s.; MACKENSEN 28s. (avec d'autres ex. et renvois bibliogr.); A. GIT-TÉE, *Scherzhaft gebildete und angewendete Eigennamen*, *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* 3, 1893, p. 428; BERTHOLET 18 s.; TOBLER *Verm.* II² 1906, 211-263; Erik von KRAEMER, *Les maladies désignées par le nom d'un saint* (Commentationes humanarum litterarum, Soc. Scient. Fenn., XV, 2, Helsingfors 1950, 150 p.: *Saint Ouen* p. 7; *saint Vât* ou *saint Waast* p. 7; *saint René* p. 7; *sainte Claire* p. 20; *saint Valentin* p. 54; *saint Aignen* p. 88; *saint Eutrope* p. 92; *saint Genou* p. 93; *saint Main* p. 96; *saint Mammert* p. 99; *saint Foutin* p. 132, etc.); *Mélusine* 6, 15 (à propos de *Saint-Jean-de-la-Porte-Latine*: les vigneron de la vallée du Rhône et du Dauphiné mettent leur récolte sous la protection de ce saint; ils interprètent son nom comme *Saint Jean qui porte la tine*); pour la formation des légendes v. P. SAINTYVES, *Les saints, successeurs des dieux*, Paris 1907. — Dès 1566 Henri Estienne a rendu attentif aux relations entre le culte des saints et leurs noms, en citant de nombreux exemples (*Apologie pour Hérodote*, éd. P. Ristelhuber, II, Paris 1879, 311-326).

3. NYROP 160.

4. V. p. ex. BERTHOLET p. 3 à propos de Saint Cosme et Saint Damien, patrons des médecins qui, en Russie, sont devenus patrons des forgerons par rapprochement de *Kozmá* et de *kuznec* « forgeron ».

5. V. p. ex. BERTHOLET p. 20; 22; *Handbuch des deutschen Aberglaubens* II 252; WARTBURG *Problèmes* 184.

et consciente. Il faut exclure, par conséquent, p. ex. les déformations voulues, les jeux de mots ¹ et les calembours parce que, dans ces cas, l'homme ne devient pas victime de la langue, mais s'en sert au contraire pour provoquer un effet comique ou polémique. C'est ainsi que les *Franceis* disent dans le Roman de Rou, par allusion à *mentir*, que *Normendie*, *Ceo est la gent de northmendie* (Rou III 76, éd. Holden ; KellerWace 201 a ; TOBLER Verm. Beitr. II², 246), et dans le Roman de Renart (éd. Martin, XVII, 1670), *paradis* est « rehaussé » en *paradouse* (10 → 12) ². Le type d'expressions telles que *faire un voyage en Suède* « suer » représente également un jeu de mots intentionnel (*Suède* — *suer*, FEW, 12, 392 a) et ne concerne pas le problème qui nous intéresse ³.

L'étymologie populaire prend son essor grâce à l'antinomie entre l'arbitraire du signe et le besoin latent des sujets parlants de lui attribuer une motivation. Même si cette motivation est historiquement fausse, elle provoque inévitablement une modification de nature sémantique. Si, p. ex. à Piacenza, *vagabondo* (du lt. tardif *vagabundus*, dér. du lt. *vagari*) est déformé en *vagamondo*, la nouvelle motivation du second élément (*mundus*) modifie le contenu, c'est-à-dire le côté intension (compréhension) du mot, sans qu'il y ait modification du côté extension : un *vagamondo* reste un *vagabondo* [cp. l'étoile du soir et l'étoile du matin, dont l'extension est identique, ou Napoléon appelé tantôt *vainqueur d'Austerlitz* ou *vaincu de Waterloo*], mais au lieu d'une seule motivation il y en a deux ⁴. Le même phénomène se produit lorsque, à Barcelone, on appelle les autobus à deux étages *altobuses* (d'après *alto* « haut ») ⁵, ou que le fr. *hamac*, à l'origine un mot d'outre-mer entré en fr. à travers l'espagnol (*hamaca*), est transformé en *Hängematte* en all. (à travers le néerlandais) ; *hamac* est en fr. un mot non motivé, un signe arbitraire, *Hängematte* comporte en all. deux motivations (*hängen* « pendre » et *Matte*

1. A propos des jeux de mots v. p. ex. Elisabeth KREDEL, *Studien zur Geschichte des Wortspiels im Französischen*, Giessener Beiträge zur Romanischen Philologie 3, 1924, 169 ss. ; Otto DUCHÁČEK, *Les jeux de mots du point de vue linguistique*, Beiträge zur Romanischen Philologie, Berlin (Rütten und Loening) 8, 1970, 107-117.

2. TOBLER Verm II² 1906, 246 et 261 ; KNOBLOCH, *Lingua* 21, 1968, 244.

3. Du même type p. ex. *prendre le chemin de Niort* « se décider à nier qch. » (TOBLER Verm II² 1906, p. 219) ; *envoyer qn. en Cornouaille* « rendre cocu » ; *aller à Cachan* « se cacher » (FASS, RF 3, 512) etc. ; it. *andare a Lodi* « lodare » (TOBLER ib. p. 213).

4. L'ex. est cité par WARTBURG Volk p. 2.

5. Ramón CARNICER, *Etimología popular*, dans José POLO, *Lenguaje, gente, humor*, Madrid 1972, 65-67.

« esp. de matelas »), mais l'objet désigné par les deux mots reste le même ¹. L'angl. *crayfish* « écrevisse » est analysé *cray* et *fish* (deux motivations) ; en réalité il est emprunté à l'afr. *crevice* (frm. *écrevisse*) ². Le changement de motivation du fr. *choucroute* (< als. *surchrut*, all. *Sauerkraut*) est plus compliqué (et impliquant une tautologie étymologique *chou* = *-kraut* = *-croute*), mais le changement sémantique reste limité au contenu du c té intension (motivations) ³.

Toutefois, la motivation nouvelle reste souvent assez nébuleuse. Le paysan de Clairvaux, en transformant la *mouche cantharide* en *mouche catholique*, songeait-il — puisque cette mouche rend les vaches plus fécondes — à l'église catholique qui prêche en faveur des familles nombreuses ? Ou est-ce un simple jeu de mots qui est à exclure de notre sujet ? Quelle est la motivation de *sugo di Lucrezia* « réglisse », transformation faite à Modène de LIQUIRITIA ⁴ ? L'étymologie populaire ne se soucie guère de la réalité, nous le verrons. Ce qui est hors de doute, c'est que, souvent, elle influence profondément l'attitude de l'homme envers cette réalité. En allemand, on le sait, *Sinvlut* « inondation générale » (propr. « qui dure longtemps, toujours ») a été transformé en *Sündflut* « déluge (du péché) » ⁵ ; cette déformation par étymologie populaire « a sans doute contribué énormément », écrit Bertholet, « à augmenter la peur des âmes simples devant le péché, d'autant plus que certains prédicateurs leur ont décrit le déluge sous des couleurs très vives, tel le célèbre Padre Agostino qui a évoqué ce sujet de façon si impressionnante que ses auditeurs montaient sur les chaises pour échapper à l'eau montante » (p. 4).

Les mots savants sont particulièrement exposés à la déformation par étymologie populaire. La *mouche cantharide*, nous venons de le signaler, s'est transformée en une *mouche catholique*. La fantaisie populaire ne semble pas connaître de bornes. *Pleurésie* (< grec *πλευριτις*, d'où lt. *pleuritis*, transformé dès le iv^e s. en *pleurisis* d'après les nombreuses maladies en *-isis*, mlt. *pleuresis*, d'où le mot fr. dep. Oresme, *FEW* 9, 64 a) est senti par le

1. COROMINAS II, 873b ; KLUGE-MITZKA²⁰ 1967 ; WARTBURG *Volk* p. 3 ; WARTBURG *Problèmes* 182 ; cas analogue afr. *arbaleste* (non motivé) > all. *Armbrust* (deux motivations), v. KLUGE-MITZKA²⁰ ; WARTBURG *Volk* p. 3.

2. S. ULLMANN, *Language and Style*, 1964, p. 52 ; *FEW* 16, 384a.

3. FASS, RF 3, 1887, 501 ; S. ULLMANN, *Language and Style*, 1964, p. 52 ; WARTBURG *Problèmes* 182.

4. WARTBURG *Volk* p. 3 ; cp. aussi ANDRESEN ⁶1899, p. 31.

5. WARTBURG *Volk* p. 8 ; WARTBURG *Problèmes* p. 184 ; ANDRESEN ⁶1899, 309 ; ULLMANN, *Language and Style*, 1964, p. 52.

peuple comme un dérivé du verbe *pleurer* ; certains dialectes ne laissent aucun doute à ce sujet. D'autres dialectes l'ont transformé en *fleurésie* (par ex. VillefrR. *fiourèsi*) d'après *FLORERE* « se moisir » (*FEW* 3, 628 b ; 632 b) ; d'autres encore en *purésie* d'après *purere* « dégoutter » (< lt. *PURARE* « nettoyer » *FEW* 9, 609 a) ¹. Cotgr 1611 en a fait *peurésie* (même forme à Saint-Omer, en 1790) puisqu'il s'agit d'une maladie qui fait peur ². Dans les dialectes de l'Ouest, on entend *punésie* d'après *punais* « puant » (*FEW* 9, 637 b), tandis qu'en Bourgogne, on dit *parisis*, car tous les maux viennent de Paris. La maladie reste la même partout, mais la motivation et avec elle l'attitude psychique des sujets parlants se transforment et prennent des directions très variables. Cela implique et confirme qu'il y a, sur le plan du contenu, une constante du côté extension, mais des variantes du côté intensification dues à des motivations variant selon les différentes étymologies populaires.

Mais il y a de nombreux cas qui dépassent cette formule ; il s'agit surtout — mais pas seulement — de déformations de noms d'animaux par étymologie populaire. Si en fr. on a nommé l'oursin *ange de mer* (en traduisant, au lieu d'un holl. *zeeëgel* « oursin », un holl. **zeeëngel* qui n'existe pas !) ³, c'est une jolie métaphore que personne ne ramènera au niveau concret, mais le cas de fr. *bouledogue* est déjà différent, car les Français interprètent : « chien qui a une tête en forme de boule » (en réalité, le mot est emprunté à l'angl. *bull dog*, litt. « chien comme un taureau » ⁴). En all. *Meerkatze*, espèce de singe à queue longue, n'a rien à voir ni avec *Meer* « mer » ni avec *Katze* « chat » (en réalité, il remonte prob. au sanscrit *markaṭaḥ* « singe », aha. *merikazza*) ⁵ ; all. *Maulwurf* « taupe » n'a rien à voir non plus avec *Maul* « bouche, museau », mais pour les Allemands la taupe est un animal qui rejette la terre à l'aide de son museau (la vraie étymologie dit simplement

1. Et non d'après *purere* « supputer » < *PURARE* ² (supposé encore par WARTBURG *Volk* p. 3).

2. V. aussi WARTBURG *Problèmes*, p. 182.

3. B. MIGLIORINI, *Calco e irradiazione sinonimica*, Boletín del Instituto Caro y Cuervo 4, 1948, p. 19 ; cité par Louis DEROY, *L'emprunt linguistique*, Paris 1956, p. 277 (= DEROY).

4. DEROY p. 282 ; *FEW* 18, 37b ; KLUGE-MITZKA²⁰ (d'après eux le sens étym. serait « chien pour la chasse au taureau ») ; v. déjà FASS, RF 3, 1887, 487.

5. M. MAYRHOFER, *Orientalisches in unserer Muttersprache*, dans Sprache und Schrift I, 3, 1948, p. 42 ; DEROY p. 286 ; explication différente (mais non convaincante) KLUGE-MITZKA²⁰ ; TRÜBNER, *Deutsches Wörterbuch* 4, 1943 ; ANDRESEN⁶ 1899, p. 7.

qu'il fait des tas, des monceaux de terre) ¹; dans un dialecte du Nord de l'Allemagne, la transformation est allée jusqu'à *Mondwurm*, litt. « ver de la lune ». En tchèque et en polonais, le lapin est considéré comme un « petit roi » parce que le mot qui le désigne — tch. *králík*, pol. *królik* — a été traduit du mha. *küniklîn* ou de l'autrichien *Künigl* (< lt. *cuniculus*, fr. *conin*), et mal interprété comme un diminutif de *künic* (all. *König*) « roi » ². Dans tous ces cas, et dans beaucoup d'autres, l'idée que l'homme se fait de l'animal, de son aspect ou de ses actions, est due uniquement à un malentendu étymologique ou à une erreur de traduction, c'est-à-dire à une cause purement linguistique. De telles erreurs et étymologies populaires sont particulièrement fréquentes dans le domaine des calques ³; elles s'expliquent par le besoin latent de motivation qui ne se résigne pas devant le fameux arbitraire du signe.

De cette façon le peuple arrive à attribuer à certains animaux de mauvaises habitudes sans que ceux-ci en soient responsables. En cat. une espèce de hibou (*strix flammea*) s'appelle *òliba*, et cet oiseau a le renom de boire l'huile (*òli*) des lampes d'églises ⁴ (-*ba* est rattaché à *beure* « boire »); le même phénomène s'est produit en occitan où l'effraie est appelée *béou-l'oli* (*FEW* 7, 344 a et note 15) ⁵. Un exemple d'un tout autre genre relève de

1. En réalité le mot est transformé, par étymologie populaire, de aha. *mū-wērf*, *mūwurf* (*mū* à rapprocher de ags. *mūga*, *mūha*, *mūwa* « tas, colline »; all. *Wurf* est le subst. de *werfen* « jeter », KLUGE-MITZKA²⁰; TRÜBNER 4, 1943; WARTBURGVolk p. 8; WARTBURGProblèmes p. 184).

2. DEROY p. 276; J. KNOBLOCH, *Lingua* 21, 1968, p. 240; v. aussi ANDRESEN⁶ 1899, p. 97.

3. Un bel ex. de ce genre est l'all. dial. *Mönch* « croisée (d'une fenêtre) », propr. « moine », mal traduit du mfr. *mayneau* « croisée », interprété comme dim. de *moine* < MONACHUS (en réalité c'est un diminutif de MEDIANUS « qui se trouve au milieu » *FEW* 6¹, 580 b; 587 b). L'image de la croisée comparée à un moine aux bras étendus est certainement très poétique, mais elle n'est due qu'à une erreur de traduction s'expliquant par étymologie populaire.

4. « La gent inculta... creu que les òlibes es beuen l'oli de les llànties de les esglésies » Alcover-Moll 7, 888a.

5. Je remercie Germán Colón de m'avoir rendu attentif à cet exemple, Hans-Heinrich BAUMANN, *Sekundäre Motivationen bei romanischen Tierbezeichnungen*, Thèse Bonn 1967, pp. 124-135, tout en admettant aussi, pour pr. *beu-l'oli* et cat. *òliba*, une transformation par étymologie populaire (p. 126, 135, 145), propose comme étymon — au lieu du germ. *UWWILO, afrcq. *UWWILA COROMINAS, *Mél. Roques* 4, 1952, p. 47 — une composition de lt. *oluccus* (*REW* 9038a; *FEW* 14, 13a) et du lt. *bufo* (*REW* 1352; *FEW* 1, 181a). Dans notre contexte, toutefois, l'étymologie n'a qu'une importance mineure; le rapprochement avec *òli* est, de toute façon, secondaire. La motivation nouvelle a entraîné des dérivations synonymiques telles que PyrOr. *xuca-òli* et lang. *sausso-lampo* « effraie »

la psychologie comparative : l'expression *parler français comme une vache espagnole* « parler très mal le français » remonte au XVII^e siècle (OudC 1640), à l'époque où l'on trouvait beaucoup de valets basques à Paris ; *basque* a été transformé en *vache*¹ ; l'argot du XIX^e s. y a ajouté *parler un français de vache enragée* (1872, v. Larchey 1878, *FEW* 14, 97 b). En réalité, la vache espagnole est aussi innocente dans l'affaire que la chouette catalane pour ce qui est des lampes d'église. Dans le cadre de notre sujet, il faut donc faire une différence très nette entre les locutions comme celles dont nous venons de parler et une locution comme *faire des châteaux en Espagne* (qui continue l'afr. *doner un chastel en Espaigne*, attesté dans les chansons de geste), car — en dépit de son sens — cette dernière se base sur une expérience vécue : un château en Espagne, donné en cadeau par Charlemagne, ne valait en effet pas grand'chose puisqu'il fallait d'abord le conquérir (*FEW* 2, 468 a et n. 3).

Les transformations dues à l'étymologie populaire, aussi bien celles qui se produisent à l'intérieur d'une seule langue que celles qui sont dues à des traductions, sont toujours le résultat d'une collision de deux familles de mots sur le plan de la forme de l'expression (la collision ne va pas nécessaire-

(« oiseau qui boit l'huile des lampes », Mistral 2, 857b ; v. aussi ROLLAND, *Faune pop.* II, 46 ; BAUMANN 135 ; 146 ; 148 s.). Baumann constate avec raison (nous traduisons) : « Le développement des mythes se produit souvent à partir de la constellation linguistique, pour ainsi dire sous la direction de la langue » (p. 146). A propos de la belette, Baumann ajoute : « Tout le folklore autour de la belette se révèle secondaire et motivé linguistiquement » (p. 150). — D'autres exemples : frm. *hémionite* f. « espèce de fougère recherchée des mulets » (dep. Tournefort 1694, *FEW* 4, 403 a). Les mulets aiment cette plante grâce à l'étymologie populaire : *ἡμίονος* « mulet » (< *ἡμι-* « demi » et *ὄνος* « âne ») et lt. gr. *hemionion* « espèce de fougère (qui croît surtout en Asie et qu'on trouve en Europe comme plante de décoration) ». — En grec *αἰγίθαλος* « hirondelle de nuit, engoulevent » fut transformé en *αἰγιοθῆλας* « qui trait les chèvres », d'où la légende que cet oiseau trait les chèvres. Grâce à la traduction latine *caprimulgus* cette croyance a atteint la plupart des langues européennes : frm. *tette-chèvre* *FEW* 17, 337 a et n. 10, it. *succia-capre*, all. *Ziegenmelker*, etc. (WARTBURG *Volk* 11 ; WARTBURG *Problèmes* 21963, 133. — Got. *ulbandus* « chameau » s'est transformé en anc. slave en *velibondŭ* « le grand débauché » (tch. *velbloud*, russe *verbloud*) ; c'est pourquoi chez les Slaves le chameau est considéré comme un animal lubrique (Adrien BERNELLE, *Le chameau, pour les Russes, est-il un animal lubrique ?* Vie et Langage 2, 1953, 298, cité par DEROY 1956, 285 s.).

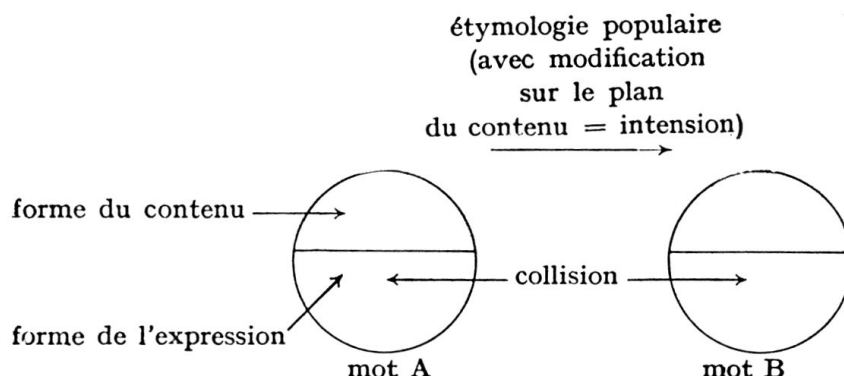
1. V. déjà O. ROLL, *Über den Einfluss der Volksetymologie auf die Entwicklung der neufranzösischen Schriftsprache*, Thèse Kiel 1888, A.II.b ; ANDRESEN 654 ; FASS, RF 3, 1887, 512. La confusion a été favorisée par le bétacisme gascon et espagnol (*b* et *v* sont prononcés *v* entre voyelles et *b* à l'initiale et après consonne) ; v. aussi K. BALDINGER, *Die Völker im Zerrspiegel der Sprache*, Mélanges offerts à Miguel de Ferdinandy, Wiesbaden (Guido Pressler) 1973, 158-178 ; *FEW* 14, 97 b et note 4.

ment jusqu'à l'homonymie) ¹. L'étymologie populaire va souvent de pair, nous l'avons vu, avec une nouvelle motivation, ou une modification de l'ancienne, qui a pour conséquence un changement des idées que le mot en question évoque. Ou, pour l'exprimer d'une autre façon, la collision sur le plan de l'expression ne reste pas sans conséquences sur le plan du contenu (intension, le côté extension restant le plus souvent intact) ² :

1. D'après Wartburg « l'étymologie populaire... est le groupement des mots en familles d'après le sentiment linguistique du peuple à un moment donné » (WARTBURG *Volk* p. 13). Spitzer distingue entre l'« étymologie matérielle » et l'« étymologie spirituelle » ou « métaphysique » (= étymologie populaire), v. E. GAMILLSCHEG et L. SPITZER, *Die Bezeichnungen der « Klette » im Galloromanischen*, Halle 1915, p. 40, 49, etc. ; v. aussi J. ORR, *L'étymologie populaire*, RLiR 18, 1954, pp. 129-142 ; K. BALDINGER, *L'étymologie hier et aujourd'hui*, Cah. de l'Ass. Int. des ét. fr. 11, 1959, spéc. p. 237, n. 4 ; Albert DAUZAT, *La vie du langage*, Paris 1910 (II, 3 : Les changements de forme : Les réactions réciproques des mots) ; Kr. NYROP, *Linguistique et histoire des mœurs*, trad. par E. Philipot, Paris 1934 (chap. V : *De l'influence des mots sur les croyances*) ; F. ROUSSEAU, *Fausse étymologies, créatrices de légendes*, Mélanges Jean Haust, Liège 1939, p. 355-373.

2. Hans-Heinrich BAUMANN, *Sekundäre Motivationen bei romanischen Tierbezeichnungen* (Blindschleiche-Hornisse-Wiesel-Bachstelze-Schleiereule), Thèse Bonn 1967, p. 23, constate (comme nous-mêmes, et avec une série de beaux exemples) qu'il faut bien distinguer ce que nous appelons le côté extension (qui, dans beaucoup de cas, reste intact) et le côté intension, la nouvelle motivation par étymologie populaire ; il y voit, en suivant la terminologie de Coseriu, la différence entre *désignation* (Bezeichnung) et *signification* (Bedeutung) : « Die Tatsache, dass sekundär eine sinnlose, nicht mehr passende und mit dem gemeinten Tier nicht unmittelbar verbundene Vorstellung in seinen Namen hineingerät, ist ein entscheidender Punkt für die Geschichte seiner Bezeichnungen : Der Hinweis auf das gemeinte Tier ist der Analyse seines Namens nicht mehr zu entnehmen. Die Semantik der Bezeichnung gabelt sich auf, der Name 'stimmt' nicht mehr. Er erfüllt jedoch weiterhin seine usuell festgelegte Mitteilungsfunktion. Das darf nicht darüber hinwegtäuschen, dass die beiden Bindungen, die sich in jedem Wort kreuzen, hier deutlich auseinandertreten : Einmal ist das Wort kraft seines Hinweischarakters auf die Sachebene an die bezeichnete Sache, den intendierten Gegenstand gebunden ; es ist Symbol oder 'signe'. Zum anderen ist es als Element der Sprache an diese gebunden und kann also eine Bedeutung für sich haben, die unabhängig ist von dem Hinweis auf die Sache, auf die das Wort sich bezieht. Man kann in diesem Sinne die sprachliche Seite des Wortes als BEDEUTUNG, die es hat, fassen und die sachliche Seite als BEZEICHNUNG, die es ist ». Sans tenir compte de la différence terminologique nous sommes parfaitement d'accord avec ces conclusions.

Baumann, p. 38 ss., distingue la *motivation primaire* (= motivation descriptive) de la *motivation secondaire* (= motivation a posteriori qui, seule, nous intéresse dans le cadre de l'étymologie populaire et qui est, le plus souvent, erronée). La motivation primaire peut être erronée, elle aussi, il est vrai (Bau-



Le cas des métaphores en relation avec l'étymologie populaire est particulièrement intéressant et en même temps complexe. Depuis mon enfance en Suisse alémanique, j'aime le *Nüsslisalat* (littéralement « salade de petites noix »), mais je n'ai jamais compris la raison de cette dénomination ; le mot est traduit du fr. *cresson à la noix* (*Dict. du Bas-Langage* 1808 ; il vit encore dans certains patois, p. ex. en Champagne) et celui-ci provient de *cresson alénois* (dep. Est 1538, *FEW* 7, 417 a), lui-même déformé (sous l'influence d'*alêne* par allusion à la forme des feuilles) de *cresson orlénois* (dep. XIII^e s.), il s'agit donc tout simplement d'un cresson qui vient d'Orléans ! La déformation du nom de lieu par étymologie populaire a eu pour conséquence deux nouvelles métaphores. Le passage de la première à la seconde a provoqué en même temps un changement complet de la motivation. Cette conclusion semble être de rigueur ¹. Sainte Marie, p. ex., est qualifiée métaphoriquement comme *stella maris* « étoile de la mer », métaphore qui n'est en réalité qu'une transformation d'une tout autre métaphore : *stilla maris* « goutte de la mer », traduction de l'hébreu *mar jam* (qui a d'ailleurs servi par erreur à expliquer le nom *Maria* lui-même) ². L'étymologie

mann a raison de le noter), mais elle l'est assez rarement (v. p. ex. port. *morcégo* « chauve-souris » < *MURE CAECU « souris aveugle » p. 41 ; all. *Blindschleiche* p. 46 ss.). A propos de la motivation descriptive et la motivation secondaire, v. aussi Pierre BEC, *Formations secondaires et motivations dans quelques noms d'animaux en gascon*, *Revue de Linguistique Romane* 24, 1960, pp. 296-351 (notes critiques de Baumann p. 144 s.) ; v. aussi Dafydd EVANS, *Formations secondaires parmi les noms d'oiseaux dans le domaine gascon*, *Actes et Mém. du II^e Congr. int. de Langue et Litt. du Midi de la France* (1958), p. 167-173 ; *Noms et folklore des oiseaux de proie nocturnes dans le Midi de la France*, *Revue de Langue et de Litt. prov.*, 3, 1960, p. 5-25.

1. V. aussi Christian FASS, *Beiträge zur französischen Volksetymologie*, RF 3, 1887, 472-515, spéc. p. 492.

2. Cp. Jesaia 40, 15 ; BERTHOLET p. 3 qui ajoute d'autres exemples : Les

populaire remplace une métaphore par une autre, totalement différente (la relation entre les deux est établie uniquement sur le plan de la forme de

cornes qui, d'après Michelangelo, caractérisent Moïse se doivent à une erreur de traduction de la Vulgate qui a confondu le verbe hébreu *karan* (appliqué au rayonnement du visage, Ex. 34, 29) avec *kèren* « corne » (mais v. l'explication contraire donnée par A. JIRKU, *Die Gesichtsmaske des Moses*, Zeitschrift des Deutschen Palästinavereins 67, 1943, 43-45 !). Les onze mille vierges qui accompagnent Sainte Ursule (v. l'écrin de Memling à Bruges et les compositions de Carpaccio à la Scuola S. Orsola à Venise) s'expliquent de même par une erreur de lecture : *undecim milia* au lieu de *Undecimella* (v. aussi Lutz MACKENSEN, *Name und Mythos*, 1927, p. 34) ; v. déjà O. ROLL, *Über den Einfluss der Volksetymologie auf die Entwicklung der neufranzösischen Schriftsprache*, Thèse Kiel 1888, B.II. — L'origine de la fameuse métaphore biblique : « Il est plus facile à un chameau d'entrer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux » (Mathieu 19, 24 ; v. aussi Marc 10, 25 ; Luc 18, 25 ; La Sainte Bible traduite en fr. sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem, Paris 1972) est très discutée, v. Georg AICHER, *Kamel und Nadelöhr*, Münster 1908 (croit que le ' chameau ' est dû à une erreur du traducteur grec ou de sa source) ; R. LEHMAN et K. J. SCHMIDT, *Zum Gleichnis vom Kamel und Nadelöhr und Verwandtes*, Theologische Blätter 11, 1932, p. 336-340 ; PAULY-WISSOWA X, 2, 1831 (« Berühmt ist das Gleichnis, das Jesus... geprägt hat... Es ist eine Blasphemie [...], Christus ein so geschmackloses Wort anzudeuten ; daher hat man schon im Altertum die Stelle verschiedentlich umzudeuten versucht ; die beste Erklärung ist wohl die, die Theophylakt zur Stelle gibt..., nämlich κάμηλος (Tau, Strick, Strippe) zu schreiben [gr. κάμηλον = Kamel] » ; H. HAAG, *Bibel-Lexikon*, Einsiedeln-Zürich-Köln (Benzinger) 1956, col. 883 (« Die Lesung (« Schnur, Seil ») Math. 19 ; 24 ist vielleicht als Korrektur der Kamel-Stelle entstanden, als beide Wörter in der byzantinischen Zeit in gleicher Weise ausgesprochen wurden (Jotazismus) ; vgl. aber Verbum Domini 31, 1953, 291 f. ») ; J. HASTINGS, *Dictionary of the Bible*, Edinburgh 21963, p. 120 b : (« In the NT references to the camel it is more satisfactory to take the expressions ' swallow a camel ' (Matt. 23, 24) and ' It is easier for a camel to go through the eye of a needle ' etc. (Matt. 19, 24), as types of ordinary Oriental proverbs (cf. the Talmudic expression ' an elephant through a needle's eye ') than to weave fancied and laboured explanations. The present writers agree with Post that the gate called the ' needle's eye ' is a fabrication »). Un excellent exposé du problème est déjà donné par H. LESÊTRE dans le *Dictionnaire de la Bible* p. p. F. VIGOUROUX, t. 2, Paris 1899, col. 526 s. :

Le chameau dans l'Évangile. — Notre-Seigneur dit un jour en parlant des riches : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Matth., XIX, 24. Quelques auteurs anciens ont trouvé la comparaison un peu forte et ont cherché à l'atténuer. Saint Cyrille d'Alexandrie, *Fragm. in Matth.*, t. LXXII, col. 430, et Théophylacte, *In Évang. Matth.*, t. CXXIII, col. 355, ont dit qu'il ne s'agissait pas ici de chameau, mais de câble. De fait, six petits manuscrits lisent dans ce passage κάμηλον au lieu de κάμηλον, cf. Griesbach, *Nov. Testam. graece*, Halle, 1796, p. 87, et d'après Suidas et un scholiaste d'Aristophane, qui seuls connaissent ce mot, κάμηλος désignerait une grosse corde. Mais on ne peut justifier sérieuse-

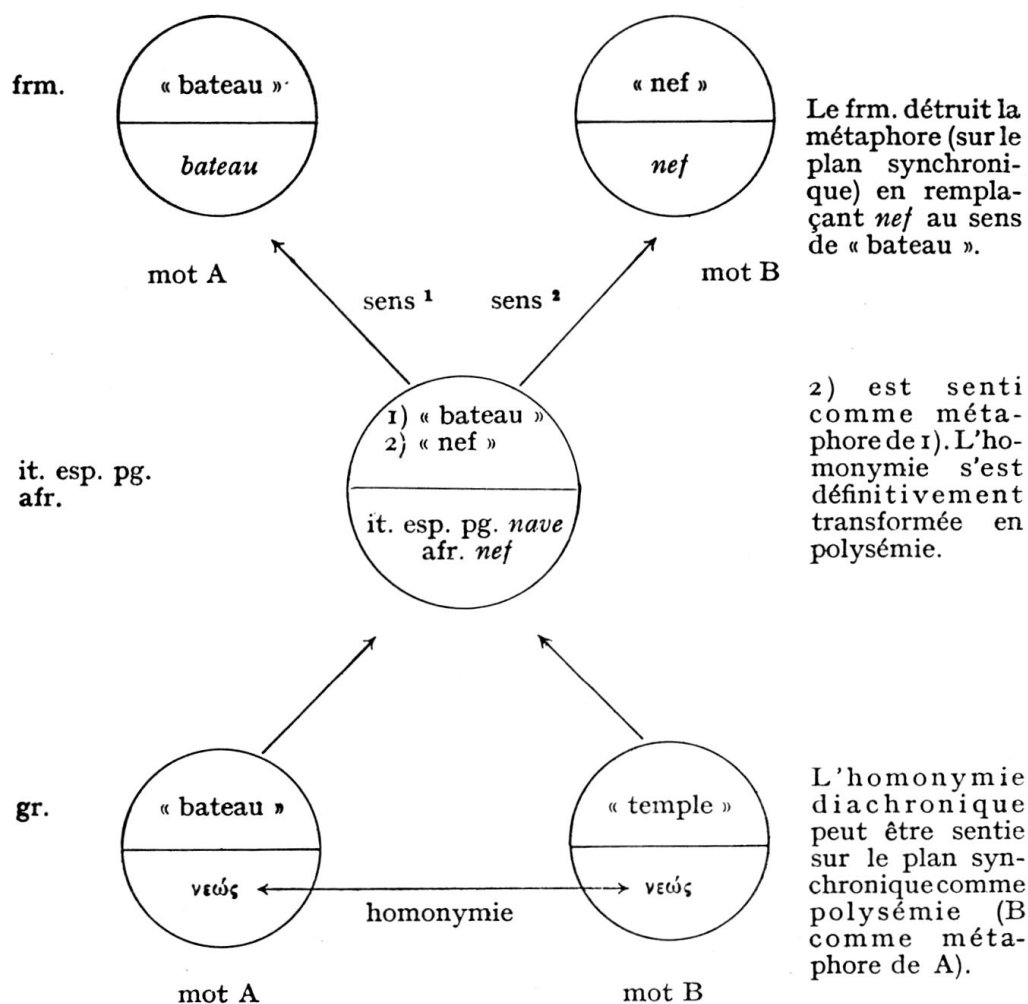
l'expression). Une nouvelle métaphore erronée peut prendre naissance d'une homonymie, telle la métaphore largement répandue de la *nef* d'église comme bateau (all. *Kirchenschiff*) :

gr. *νεώς* « temple » et rég. « lieu de l'église destiné au public » (opposé à *βήμα* « lieu destiné aux prêtres »)

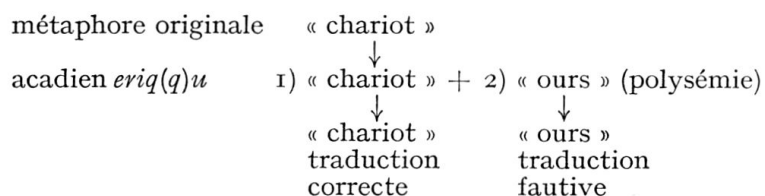
ment ni la grécité de ce mot, ni sa substitution à *καμήλος* dans le texte évangélique. Ce dernier substantif ne saurait d'ailleurs en aucun cas avoir le sens de « câble », et l'eût-il que l'impossibilité indiquée par Notre-Seigneur ne serait guère atténuée. — D'autres ont cru trouver la solution de la prétendue difficulté dans le second terme de la comparaison, et ont déclaré que le « trou de l'aiguille » était une petite porte de Jérusalem par laquelle les animaux ne pouvaient passer qu'en s'agenouillant et en s'inclinant très bas. Dans certains pays, dans la vallée du Nil en particulier, on accède dans les enclos par des portes très basses, et il n'est pas rare de voir les chameaux se traîner sur les genoux et incliner le cou en avant pour pouvoir passer. L. de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, Paris, 1841, p. 36, dit à ce sujet : « La docilité de cet animal est complète. J'en ai vu mettre plusieurs dans une écurie où l'on avait l'habitude de garder des ânes, et dont la porte n'avait pas trois pieds de hauteur. Voici comment on s'y prenait : on les faisait asseoir, puis on les obligeait à marcher sur les genoux et sur la rotule de derrière, de manière à avancer sans s'élever. » « Hier, écrit aussi lady Dulf Gordon, j'ai vu un chameau qui se glissait par un trou d'aiguille. On appelle ainsi, en effet, la petite ouverture d'un enclos. L'animal doit glisser sur les genoux et courber la tête pour y pénétrer. » *Letters from Egypt*, Londres, 1865, p. 133. Cette explication, qui fait du trou de l'aiguille une petite porte, date du moyen âge ; mais elle manque de base. Nulle part, dans toute la Syrie, on ne donne à une porte le nom de trou d'aiguille, et dans les pays où l'on emploie aujourd'hui cette expression, c'est très probablement par pure application du proverbe évangélique. Cf. Socin, *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, 1891, p. 30. Ce proverbe, du reste, n'est pas isolé. Notre-Seigneur en emploie un autre tout aussi hyperbolique quand il dit que les pharisiens « filtrent le moucheron et avalent le chameau », Matth., XXIII, 24, c'est-à-dire se font scrupule de fautes insignifiantes et commettent sans broncher les plus graves transgressions. Le Talmud contient plusieurs locutions tout à fait analogues. On dit à quelqu'un qui raconte une chose incroyable : « Tu es donc de Pum-Beditha, où l'on fait passer un éléphant par le trou d'une aiguille ? » *Baba Metzia*, fol. 38, 2. « On ne voit nulle part ni palme en or, ni éléphant passer par le trou d'une aiguille. » *Berachoth*, fol. 55, 2. On lit encore dans le *Midrasch* sur le Cantique des cantiques, fol. 25, 1 : « Dieu dit aux Israélites : Ouvrez-moi la porte du repentir grande comme un trou d'aiguille, et je vous ouvrirai la porte du royaume céleste de telle sorte que vous y entrerez sur un char à quatre chevaux. » Enfin, dans le Koran, surate VII, 39, il est écrit : « Les infidèles n'entreront dans le paradis que quand un chameau passera par le trou d'une aiguille. » Il est curieux de remarquer que plusieurs commentateurs du Koran ont aussi cherché à remplacer *gemel*, « chameau », par *geml*, « câble ». Ces exemples prouvent que l'expression employée par Notre-Seigneur était proverbiale et que, sous une forme hyperbolique familière aux Orientaux, elle marquait la grande difficulté de réussir dans une entreprise. H. LESÊTRE.

gr. $\nu\epsilon\acute{\omega}\varsigma$, gén. de $\nu\alpha\upsilon\varsigma$ « bateau » ¹.

D'où l'évolution suivante, simplifiée sous forme de schéma :



Mais une fausse métaphore peut aussi prendre origine dans une polysémie ; ainsi, la métaphore de la Grande Ourse (constellation) provient d'une erreur de traduction :



1. KRETSCHMER, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 39, 544; *FEW* 7, 68 n. 6 (où il faut lire *attisch* au lieu de *altisch*).

Les deux traductions grecques ont passé dans la plupart des langues occidentales ¹.

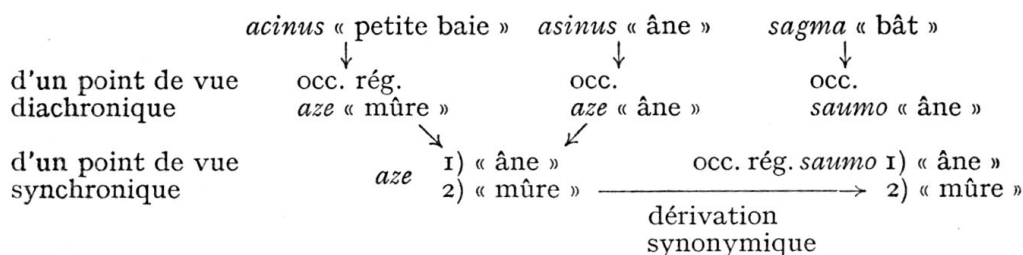
Il arrive de même que la motivation d'un mot est modifiée par la 'démétaphorisation' de la motivation originale. Le *perce-oreille* (it. *forfecchia*, *tenaglia*, all. *Ohrkneifer*) est défini par le *Petit Robert* comme « insecte dont l'abdomen porte une sorte de pince ». En effet, cette particularité rappelle « la forme de l'instrument avec lequel les orfèvres perçaient le lobe de l'oreille où devait être introduite la boucle d'oreille. On notera en effet que le port de boucles d'oreilles était jadis beaucoup plus répandu qu'aujourd'hui, de telle sorte que l'image a pu s'imposer à de larges couches de la population. C'est plus tard que ces noms ont fait l'objet de contresens et ont été interprétés faussement comme si l'animal se glissait dans l'intérieur de l'organe » (WARTBURG *Problèmes*, 1963, 133), d'où, p. ex., en wallon *mousse-è-l'oreille* (nam. *moussî* « s'introduire, pénétrer quelque part », etc., *FEW* 6³, 193 b ; 196 a) et le suisse all. *Ohregrübler* (litt. « celui qui pénètre dans l'oreille ») ².

Une homonymie diachronique peut être sentie comme une polysémie sur le plan synchronique, nous l'avons vu. Cette polysémie peut être, à son tour, le point de départ de la création de ce qu'on appelle *dérivation synonymique* ³. Je rappelle, à cet égard, un vieil exemple de Wartburg :

1. Oswald SZEMERÉNYI, *Principles of Etymological Research in the Indo-European Languages*, dans *Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft* 15, 1962, p. 190 ; cp. aussi l'interprétation par étymologie populaire de *septentrion* comme sept (septem) bœufs (trio) ; en réalité, le mot remonte à **septemasterion* « sept étoiles » (ib. p. 188 s.) ; déjà Otto KELLER, *Lateinische Volksetymologie und Verwandtes*, Leipzig 1891, 45, 48, 217, avait vu qu'il s'agissait d'une étymologie populaire, mais il l'avait expliquée de façon différente. — A côté de *chariot* on trouve, dans les patois, d'autres métaphores directement motivées pour désigner la Grande Ourse, p. ex. en Acadie *la chaise* ou *la grand-chaise*, *le chaudron*, *la grand-pinte à queue*, *la poêle à grand-queue* (G. MASSIGNON, *Les parlers français d'Acadie*, I, p. 130) ; pour la Petite Ourse : *la chopine*, *la chopinette*, *la petite pinte à queue*, *la cuillère [tuyère]* (ib.).

2. V. déjà WARTBURG *Volk* 10 ; *FEW* 1, 180b ; Kluge M²⁰ (« Die Benennungsmotive gehen von harmloser bis zu fürchtender Wertung »).

3. V. à propos de ce terme (créé par Schwob et Guiyette) WARTBURG *Problèmes* p. 182 ; le terme n'est pas très heureux, il s'agit plutôt d'un parallélisme polysémique entre deux familles de mots ; v. aussi Hans-Heinrich BAUMANN, *Sekundäre Motivationen bei romanischen Tierbezeichnungen*, Thèse Bonn 1967, p. 26 ; 146.



Le hasard de l'homonymie diachronique rattache à la même forme de l'expression (*aze*) deux notions qui, en principe, n'ont aucune relation sémantique entre elles (« âne » et « mûre ») ; cette mésalliance a pourtant pour conséquence une curieuse polysémie qui a servi de modèle à *saumo*¹. D'autres cas de dérivations synonymiques, moins étonnants, sont plus connus, p. ex. *c'est bœuf*, *c'est vache*, etc., d'après *c'est bête*². A travers l'histoire du français, les exemples n'en sont pas rares ; en mfr., p. ex., *gauche*, concurrent populaire de *senestre* qu'il a fini par évincer, a hérité sporadiquement de celui-ci le sens de « qui porte malheur » ou « qui présage le malheur » (lt. *SINISTER*) : mfr. *gauche* « sinistre, défavorable » (Ronsard, Brunot 2, 230 ; Schélandre, *ZfSL* 9, 271 ; 1603, *AncThéât* ; *HrdDid* 1535, *FEW* 17, 558 a et n. 16), *estaille gauchere* « (étoile) qui présage le malheur » chez Jean de la Taille (*Gdf* 4, 244 b ; *FEW* 17, 558 b ; v. aussi *RF* 83, 199). On tire souvent profit de ce procédé pour faire des jeux de mots : en analysant *cabriolet*, p. ex., comme *cabri-au-lait*, on construit *cabri à la crème*, etc.³.

1. *FEW* 1, 22 a et 24, 109 a note 1 (*ACINUS*) ; *FEW* 1, 154 a (*ASINUS*) ; *FEW* 11, 62 a (*SAGMA* : Can. [= La Canourgue, Lozère] *saumo* « mûre de ronce d'un goût fade, qui traîne par terre » et note 9) ; *WARTBURGVolk* p. 11 ; *WARTBURGProblèmes* p. 181. — *WARTBURGProblèmes* p. 181 s. (déjà *WARTBURGVolk* p. 12) donne un autre ex. de dérivation synonymique : *SPOLIARE* donne *pouiller* « dépouiller, ruiner » dans le patois de La Bresse (Vosges) ; ce verbe a été senti comme un dérivé de *pou* ce qui a entraîné *puce* → *pucer* (bress. *pucié* « dépouiller, ruiner » *FEW* 9, 524 a). Dans le *FEW*, il est vrai, Wartburg a mis bress. *pouyé* « épouiller » sous *PEDUCULUS* sans renvoi à *SPOLIARE* (*FEW* 8, 151 a) ; je ne trouve pas bress. *pouiller* « dépouiller, ruiner » dans le *FEW*, de sorte que le cas reste un peu énigmatique. — A propos d'un autre exemple (*chat/mâtin/matin*, *câtin/catin* « matin ») v. K. BALDINGER, *L'étymologie hier et aujourd'hui*, Cah. de l'Ass. int. des études fr. 11, 1959, p. 253. — Souvent (FASS, *RF* 3, 1887, 505 ; ROLL, Thèse Kiel 1888, A.II.b ; en dernier lieu KNOBLOCH, *Lingua* 21, 1968, p. 242) on a expliqué *dame* « reine (dans le jeu d'échec) » comme un dérivé synonymique d'après le mfr. *vierge* et celui-ci comme déformation par étymologie populaire de l'afr. *fierge* (< ar. *farza* « figure d'échec à côté du roi »). Mais *WARTBURG*, *FEW* 19, 47 b, note 1, n'admet pas cette explication puisque *vierge* en tant que « reine (aux échecs) » ne semble pas être attesté.

2. Déjà *WARTBURGVolk* p. 12.

3. *FEW* 2, 305 a ; *WARTBURGVolk* p. 12 ; v. déjà FASS, *RF* 3, 1887, 499.

La modification du contenu concerne très souvent les aspects qui n'affectent pas, ainsi que nous l'avons déjà constaté (v. aussi la note 2, p. 252), le côté extension, ni même le sémème symbolique, c'est-à-dire le noyau de la communication que Bühler appelle 'Gegenstände und Sachverhalte'. Mais elle peut être de nature psychique et influencer le comportement des hommes à l'égard des choses désignées par les mots en question. C'est cet aspect du problème que j'aimerais encore un peu approfondir par quelques exemples particulièrement instructifs. Dans le Haut-Maine, la salamandre est qualifiée de très dangereuse bien que l'animal soit tout à fait inoffensif ; la peur qu'il fait à la population vient uniquement de son nom *mouron*, c'est-à-dire de l'étymologie populaire qui le rattache à *mourir* ; en réalité, *mouron* est un dérivé de MAURUS « maure » (c'est-à-dire de couleur foncée, la salamandre de la région étant noire, tachetée de jaune) ¹. Cet exemple montre — comme l'ex. all. de déluge (*Sündflut*) dont nous avons déjà parlé — que des motivations secondaires (même si elles n'affectent pas le noyau 'objectif' du sémème) peuvent être plus importantes pour l'homme et son attitude à l'égard de son entourage qu'une modification du noyau symbolique lui-même ; celle-ci est généralement vite compensée par un autre mot qui prend l'ancienne place sémémique de ce noyau.

Il se peut même que les idées ou notions créées par de telles interférences entre deux familles de mots soient contredites formellement par la réalité elle-même sans que le sujet parlant soit gêné par ces contradictions. Bien que le sens du nom de la *Grande Ourse* soit contredit par la forme même de cette constellation — à moins qu'on ne fasse un effort excessif de fantaisie —, nous avons vu que ce nom s'est répandu à travers toute l'Europe occidentale et s'est maintenu pendant deux mille ans. Mais il y a des exemples encore plus frappants. Dans certains parlers fr. et occit., le réséda (*reseda lutea*) se nomme *herbe maure*, c'est-à-dire « herbe noire (ou brune) » bien que sa couleur soit jaune (le fr. officiel l'appelle *réséda jaune*, en esp. *reseda amarilla*, en all. *gelbe Reseda*). Ce viol linguistique de la réalité est le résultat d'un processus assez complexe de différentes interférences. Le réséda joue ou jouait un rôle important entre amoureux à cause de son odeur ; le folklore le confirme, de même que la linguistique qui a enregistré une série d'appellations telles que *herbe d'amour*, *fleur d'amour*, *amourette*, etc. La ressemblance

1. V. pour plus de détails K. BALDINGER, *Die Reseda im Spielfeld der Linguistik*, Linguistic and Literary Studies in Honor of Helmut A. Hatzfeld, Washington (The Catholic Univ. of America Press) 1964, pp. 42-46 (spéc. p. 42), et surtout *FEW* 6¹, 549 b.

phonique entre les familles de AMOR, de MAURUS et de MORUM (« mûre ») a suffi pour faire du réséda jaune un réséda noir, du moins linguistiquement ¹. Ces transformations vont même jusqu'à *herbe au mort*, soit directement par AMOR, soit par le biais de MAURUS (v. ib., p. 46).

La famille de MAURUS a pris sa revanche à propos des tomates : la dénomination fr. *pommes d'amour* est due à une transformation, par étymologie populaire, de l'it. *pomi dei Mori* (*dei Mori*, en it., symbolise la provenance exotique de la tomate, transportée en Europe au xvi^e s. de l'Amérique du Sud) ; l'it. *pomodoro* (pomme d'or) est sans doute le résultat d'une autre transformation par étymologie populaire ; dans les trad. anglaise (*love apples*) et allemande (*Liebesapfel*), tout rapport phonique avec le point de départ (*Mori*) s'est finalement perdu ².

La collision de deux familles de mots sur le plan de la forme de l'expression et du contenu a même pu créer un nouvel idéal de beauté : l'idéal des *yeux verts*. Les yeux verts qui, d'après l'avis des médecins n'existent pas, du moins pas sous une forme pure, remontent — je me permets de le rappeler — à l'homonymie de VARIUS et de VIRIDIS en afr. (les *ieus vairs* > *ieus vers*) ; le nouvel idéal de beauté a rapidement conquis toute l'Europe occidentale ³.

Le cas des yeux verts nous rend en même temps attentifs à un autre aspect : VARIUS, afr. *vair*, disparaît au cours de l'époque du mfr. ; il est adopté, pour ainsi dire, par la famille de VIRIDIS. Des mots devenus orphelins par la mort de leurs familles tâchent de se trouver une famille d'une vitalité plus grande. Autrement dit (de façon moins métaphorique et plus linguistique), ils se retrouvent membres d'une famille voisine sur le plan à la fois de la forme de l'expression et de la forme du contenu ; le passage

1. V. surtout notre article cité dans la note précédente, et *FEW* 6¹, 556 note 53. Il faut même y ajouter l'influence d'une quatrième famille : MATURUS (v. W. Ziltener, *ZrP* 85, 1969, p. 265 ; note critique très juste concernant notre article p. 43 et *FEW*³, 152 b, 153 a et note 6). L'all. *Maulbeere* est d'ailleurs lui-même une transformation par étymologie populaire de aha. *murberi* (< It. MORUM + *beere* « baie »).

2. A. CARNOY, *La science du mot*, Traité de sémantique, Louvain 1927, p. 230, cité par Louis DEROY, *L'emprunt linguistique*, Paris 1956, p. 286 ; KNOBLOCH, *Lingua* 21, 1968, p. 238.

3. En 1887 déjà, FASS, *RF* 3, 514, y a rendu attentif ; v. surtout Th. HEINERMANN, *Die grünen Augen*, *RF* 58, 1944, pp. 18-40 ; Harri MEIER, *Os olhos verdes na literatura*, dans *Ensaio de filologia românica*, Lisboa 1948, pp. 191-206 ; E. GLÄSSER, *Die grünen Augen im portugiesischen Mittelalter und das galizianische Schönheitsideal*, *GRM* 40, 1959, pp. 351-359.

d'une famille à l'autre se fait par étymologie populaire. C'est ainsi que *ouvrer* (< lt. OPERARI) a été remplacé au cours de l'histoire du français par *travailler* (le processus est terminé au XVII^e s., *FEW* 7, 365 a) ; le dérivé *ouvrable*, dans *jour ouvrable* « jour de travail », restait sans support verbal (*ouvrier* s'est maintenu, mais *-able* ne peut pas se rattacher à un substantif), de sorte qu'il s'est orienté du côté d'*ouvrir* (< lt. vulg. *OPERIRE < lt. cl. APERIRE) et, pour le sentiment linguistique des Français, un *jour ouvrable* n'est plus un « jour de travail » mais un « jour durant lequel les magasins sont ouverts »¹.

Le cas de l'adj. *soufraitous* « nécessiteux, indigent, misérable » (< afr. *sofraindre* « manquer, faire défaut » < lt. tardif *SUFFRANGERE < lt. cl. SUFFRINGERE « se casser » *FEW* 12, 415 b) est quelque peu analogue : après la perte du verbe, l'adj. s'est rattaché à la famille de *souffrir* (< lt. SUFFERE « soulever ; supporter » *FEW* 12, 399 ; v. déjà FASS, RF 3, 1887, p. 513). Mais contrairement à *jour ouvrable* (et, en revanche, conformément à l'ex. des *yeux verts*), le passage d'une famille à l'autre va ici de pair avec un changement de sens qui affecte le noyau symbolique (en dépassant le cas d'une simple motivation nouvelle) : *souffreteux*, sous l'influence de *souffrir*, a acquis un sens légèrement différent, celui de « personne de santé débile, qui est habituellement souffrante »².

Des cas de ce genre ne sont pas rares. *Clouer le bec à qn* « faire taire qn » est senti comme métaphore de *clouer* « fixer, assembler avec des clous » (< *clou* < lt. CLAVUS *FEW* 2, 770 a ; *river le clou à qn* « le faire taire, lui répliquer fortement » se trouve déjà dans Cotgr 1611, *FEW* 2, 769 a). En réalité, la locution se rattache sans aucun doute à *clore* (< CLAUDERE ; en effet, *clore la bouche à qn* est attesté dep. 1605, *FEW* 2, 747 a, et *rester bouche close* dep. Wid 1675) ; mais *clore* a été remplacé en frm. progressivement par *fermer*, de sorte que des formes verbales telles que *clouez le bec !* (cp. *rendez-vous de rendre*), au lieu d'être rattachées correctement à *clore*, commençaient à être senties comme des formes verbales du verbe *clouer* ; ce revirement par étymologie populaire a créé en même temps une métaphore nouvelle ce qui nous rappelle le cas de la *nef d'église*. En outre, cette nouvelle orientation ne concerne pas seulement la locution *clouer le bec*, mais encore d'autres locutions de la même famille telles que *clore l'œil* « s'endormir » (dep. Fur 1690, *FEW* 2, 747 a) qu'on retrouve dans certains dialectes sous la forme de *clouer l'œil*

1. NYROP, *Gramm. hist.* 4, 1913, 328 ; Henri FREI, *La Grammaire des Fautes*, 1929, p. 45 ; J. ORR, *Essais d'étymologie et de philologie françaises*, 1963, p. 5).

2. WARTBURG *Volk* p. 7 ; PFISTER dans le *FEW* 12, 416 b.

(Loches, Indre-et-Loire, etc., *FEW* ib.), cette fois-ci au sens de « mourir » puisque le fait de *clouer* les yeux ôte tout espoir de pouvoir les rouvrir. Comme dans le cas de *souffreteux*, le sémème symbolique s'est donc transformé.

Dans l'expression *camarades, amis comme cochons* (Robert ; *ils sont copains comme cochons* « dans des rapports de familiarité excessive » Petit Robert) ¹, *cochon* n'est que l'héritier du mot *sochon* < lt. *socius* (mfr. *sochon* « compagnon » ca. 1400 — fin xv^e s., flandr. Lille *chochon* « camarade, compagnon de plaisir », pic. *chuchon* « ami intime, ami préféré », Landres *sosson* « associé, camarade inséparable », Paris *chochon* « compagnon de travail, camarade » 1867 Nisard ² ; *FEW* 12, 21 b) ³. Le *cochon* est pour ainsi dire l'héritier du *sochon*. La même transaction peut se produire entre des animaux homonymes : par *chouette* « on désigne couramment certains oiseaux rapaces nocturnes » (Petit Robert), le « strix, oiseau nocturne » (*FEW* 2, 549 b). C'est à ce mot *chouette*¹ (qui remonte au gaulois *CAVANNUS*, attesté en lt. dès le v^e s., *FEW* 2, 550 a) qu'on rattache aussi la locution *être larron comme une chouette* (1555-Ac 1878) bien que ces oiseaux ne justifient en rien ce renom. En réalité la *chouette*¹ n'est, dans ce cas, que l'héritier de la *chouette*² « petite corneille des cloches » (1487-1771) qu'on ramène à l'abfrcq. **KÂWA* « choucas » (lt. *corvus monedula*). En effet, les choucas, tout comme les corbeaux et les pies, ne font pas seulement des provisions de nourriture, mais cachent aussi des objets brillants comme des pièces de monnaie, etc. ⁴. Le cas de la *chouette* « larron » est déjà très proche du parallélisme sémantique qui nous occupera dans la seconde partie de cet exposé.

On peut se demander, d'ailleurs, jusqu'à quel point le terme d'étymologie populaire peut couvrir l'ensemble du domaine.

Notre définition, selon laquelle il s'agit d'une étymologie populaire chaque

1. La première attestation semble se trouver dans Le Roman bourgeois de Furetière I 103 : « Ils se trouvent à la fin *camarades comme cochons* » (DG).

2. Nisard avait déjà reconnu qu'il s'agissait d'une étymologie populaire (v. Littré sub *cochon*).

3. Cp. *il est sochon a mon maistre* (Froissart, Gdf 7, 436 a) ; son domestique et familial *sochon d'armes* (Fossetier, Chron. Marg., Gdf) ; *vos compaignons et sochons* (doc. 1450, Lacurne).

4. Kurt BALDINGER, *Être soûl comme une grive — être larron comme une chouette, deux cas de psychologie linguistique des animaux*, Omagiu lui Alexandru Rosetti, Bucarest 1965, 44-45 ; *FEW* 16, 304. — *Chouan* « hibou », autre dérivé de *CAVANNUS*, a été transformé à son tour par étymologie populaire en *chat-huant* (*FEW* 2, 549 a, 550 a ; ROLL, *Über den Einfluss der Volksetymologie auf die Entwicklung der neufranzösischen Schriftsprache*, Thèse Kiel 1888, A. II.b).

fois que deux familles de mots différentes sont mises en rapport étymologique contrairement aux résultats de la science étymologique, permet de parler aussi d'étymologie populaire, lorsqu'une des deux familles de mots est constituée par un nom propre, par ex. à propos de *batiste*, ramené encore par Bloch-Wartburg⁴ 1964 à *Baptiste* « nom du premier fabricant de ce tissu, qui vécut au XIII^e s., à Cambrai ». Manfred Höfler a démontré, entre temps, qu'en réalité *batiste* est un dérivé du verbe *battre* ; le « premier fabriquant » a été créé, paraît-il, par la fantaisie du peuple ou plutôt par celle des étymologues, et a même été honoré par un monument : « L'étymologie populaire ne se limite pas à modifier la forme d'un mot sous la pression d'un autre mot qu'on met en rapport avec le premier, la forme nouvelle peut même devenir active dans le domaine de l'histoire culturelle et mener jusqu'à la construction d'un monument à l'honneur d'un homme qui n'a jamais vécu » (Manfred Höfler, *Fr. batiste und das volksetymologische Denkmal*, ZrP 80, 1964, pp. 445-464). Dans ce cas, le terme d'étymologie populaire est justifié puisqu'il s'agit d'une confusion de deux familles de mots différentes. Mais déjà le cas du *perce-oreille*, p. ex., pose des problèmes puisqu'il s'agit d'une « démétaphorisation » et non pas d'une fausse étymologie. Il est donc préférable de séparer de l'étymologie populaire les cas d'une interprétation fautive à l'intérieur d'une même famille de mots. Si l'on considère la métaphore comme signification, il s'agit d'une erreur à l'intérieur d'une polysémie, ce qui situe le phénomène en question à mi-chemin entre l'étymologie populaire et le *parallélisme sémantique* dont nous parlerons dans la suite de notre exposé. Voici un cas évident d'*erreur polysémique*. MATER « utérus » et MATER « mère » sont étymologiquement identiques, mais on constate des erreurs d'interprétation et des interférences entre les deux branches de la même famille : l'*herbe de la mere* « tanaïs (tanacetum vulgare) » sert à guérir les maux causés par la matrice, p. ex. dans la Charente Mar. (à Albertville, en Savoie, on l'appelle *herbe de la colique*), mais dès le XII^e s. on la trouve sous le nom de *herba sanctae Mariae* (Bibl. Ec. des Chartes 1869, p. 331) et dès le XIV^e s. en fr. sous celui de *herbe Sainte-Marie* (encore *erba de Nosta-Dama* dans les Alpes Maritimes et *erba de Sancta Maria* dans les Pyr. Or., v. Roland, *Flore populaire* 7, pp. 74-76 ; H. Coste, *Flore descriptive et ill. de la France*, 2, 1903, p. 328 ; Otto Warburg, *Die Pflanzenwelt* 3, 1922, p. 277 ; FEW 6¹, 476 b et 478 b). Le cas des deux mères nous rappelle à la fois les *dérivations synonymiques* (qui se font pourtant entre deux familles différentes) et le *parallélisme sémantique* (qui concerne pourtant deux significations qui se suivent chronologiquement).

Faisons le point : nous constatons que l'étymologie populaire a des aspects sémantiques forts différents. Si, dans le cas de *vagamondo* pour *vagabondo*, elle ne fait que souligner un aspect déjà contenu dans le sémantisme du mot, elle crée avec la *Grande Ourse*, la *nef*, etc., de nouvelles métaphores et en même temps de nouvelles réalités psychiques qui peuvent influencer le comportement de l'homme comme dans le cas de *mouiron*, salamandre devenue dangereuse, ou faire naître un nouvel idéal de beauté comme dans le cas des *yeux verts*. De nombreux mythes, d'innombrables légendes et beaucoup de croyances et d'usages populaires lui doivent leur existence. Tous ces cas rendent évident le fait que l'homme, dans ses croyances et dans son monde imaginaire, n'est souvent qu'une victime de la langue. La croyance, pour le linguiste, se révèle superstition. Entre les deux pôles d'une nouvelle motivation qui ne souligne qu'un élément sémantique déjà existant et est conforme à la réalité signifiée, et la création d'une nouvelle réalité psychique, il y a toute une gamme de nuances de transformations sémantiques. Le plus souvent celles-ci ne concernent pas le noyau sémémique (le sémème symbolique), le côté extension, mais uniquement la motivation du signe, le côté intension, c'est-à-dire les éléments qui entourent le noyau communicatif (je pense, p. ex., aux nombreux cas de psychologie linguistique des animaux dont nous avons donné quelques exemples) et qui sont de grande importance sur le plan du comportement psychique. J'ai dit 'le plus souvent' puisque, dans certains cas (rappelons-nous les cas de *souffreteux* et de *clouer les yeux*), le noyau symbolique peut être affecté, lui aussi, par l'étymologie populaire et subir une transformation sémique (dans ces cas seulement on constate ce que l'on appelle généralement un changement de signification) ; un tel changement a lieu surtout si un mot resté orphelin se fait adopter par une famille de forme et de sens voisins.

Nous avons essayé d'intégrer les motivations par étymologie populaire dans la hiérarchie des unités établie par Klaus Heger en 1971¹ et qui s'échelonne depuis le rang 1 (monème = unité minimale ayant une signification) jusqu'à la phrase (rang 7) et jusqu'aux unités textuelles supérieures (rang 16). La lexicologie a surtout affaire aux rangs 1-4. Les cas suivants ne sont que des exemples choisis pour illustrer ce qui se passe aux différents niveaux impliqués.

1. Klaus HEGER, *Monem, Wort und Satz*, Tübingen (Niemeyer) 1971 (une trad. fr. est en préparation) ; je remercie mon ami Heger de m'avoir aidé à établir les schémas qui suivent.

Changement de motivations par étymologie populaire

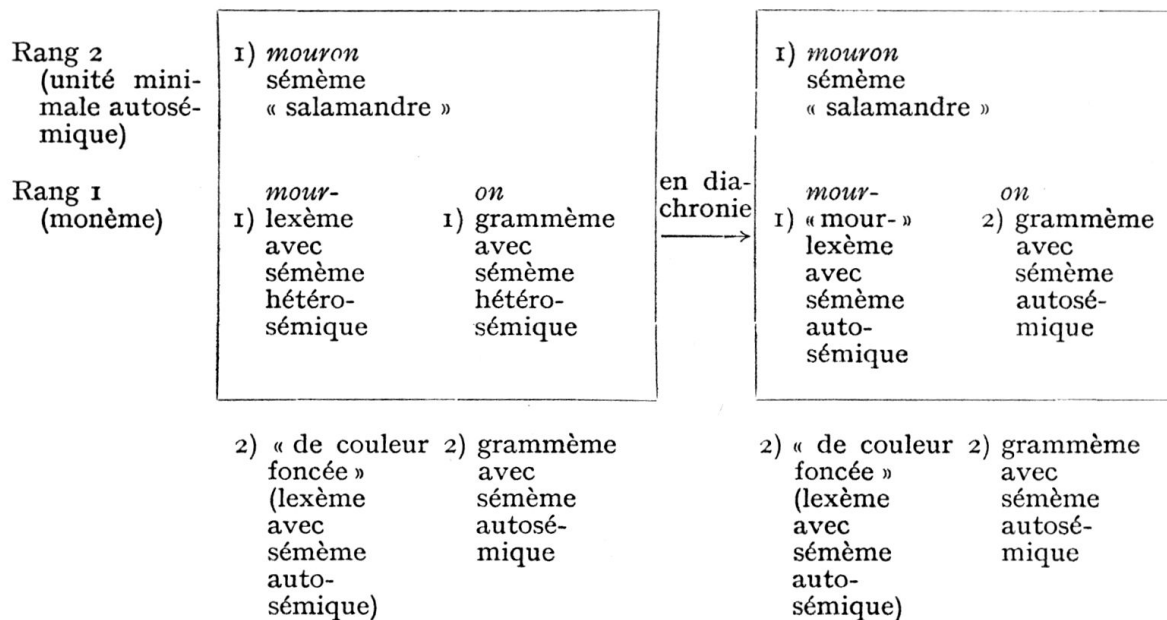
1^o Comparaison du fr. *hamac* (signe arbitraire sans motivation) et de l'all. *Hängematte* (deux motivations grâce à des transformations par étymologie populaire).

Rang 4 (forme compositionnelle)	<i>du hamac</i>	<i>der Hängematte</i> ↗ ↖	
Rang 3 (forme flexionnelle libre)	<i>du hamac</i>	<i>häng-</i>	<i>der... Matte</i>
Rang 2 (unité autosémique minimale)	<i>hamac</i>	<i>häng-</i>	<i>Matte</i>
Rang 1 (monème)	<i>hamac</i> (lexème avec sémème autosémique)	<i>häng-</i> (lexème avec sémème autosémique)	<i>Matte</i> (lexème avec sémème autosémique)

2^o Comparaison de l'it. *vagabondo* (une motivation) et du mot de Piacenza *vagamondo* (deux motivations).

Rang 4 (forme compositionnelle)	<i>il vagabondo</i>		<i>il vagamondo</i>					
Rang 3 (forme flexionnelle)	<i>il vagabondo</i>		<i>vaga-</i>	<i>il... mondo</i>				
Rang 2 (unité autosémique minimale)	<i>vagabond-</i>		<i>vaga-</i>	<i>mond-</i>				
Rang 1 (monème)	<table border="1"> <tr> <td><i>vaga-</i> lexème avec sémème auto- sémique</td> <td><i>bond-</i> monème avec sémème hétéro- sémique</td> </tr> </table>		<i>vaga-</i> lexème avec sémème auto- sémique	<i>bond-</i> monème avec sémème hétéro- sémique	→	<table border="1"> <tr> <td><i>vaga-</i> lexème avec sémème autosémique</td> <td><i>mond-</i> lexème avec sémème autosémique</td> </tr> </table>	<i>vaga-</i> lexème avec sémème autosémique	<i>mond-</i> lexème avec sémème autosémique
<i>vaga-</i> lexème avec sémème auto- sémique	<i>bond-</i> monème avec sémème hétéro- sémique							
<i>vaga-</i> lexème avec sémème autosémique	<i>mond-</i> lexème avec sémème autosémique							

Changement de motivation dans la diachronie
(sans augmentation ou diminution des motivations)



*Perte partielle de motivation par étymologie populaire
à propos d'un emprunt lexical*

	(type als. <i>Surkrut</i>		<i>fr. choucroûte</i>) ¹	
	alsacien		français	
Rang 4 (forme compositionnelle)	<i>s' Surkrut</i>		<i>la choucroute</i>	
Rang 3 (forme flexionnelle)			<i>la choucroute</i>	
Rang 2 (unité autosémique minimale)	<i>sur</i>	<i>s' Krut</i>	<i>choucroute</i>	
	<i>sur</i>	<i>Krut</i>	[<i>croûte</i> avec sémème 2) est contenu virtuellement]	
Rang 1 (monème)	<i>sur</i>	<i>Krut</i>	<i>chou</i>	<i>croûte</i>
	lexème	lexème	lexème	1) lexème
	avec	avec	avec	avec
	sémème	sémème	sémème	sémème
	autosémique	autosémique	autosémique	hétéro-
			« chou »	sémique
				« croûte »
				2) lexème
				avec
				sémème
				auto-
				sémique
				« croûte »

1. Le cas normal des emprunts est la perte totale de la motivation, p. ex. *Guadalquivir* (non motivé) < ar. *wādi* (« fleuve ») *al kabīr* (« grand »). — Le contraire n'est pourtant pas exclu. La transformation par étymologie populaire d'un mot emprunté peut créer une motivation qui n'existait pas (ou qui n'existait plus) dans la langue de départ : le lieu-dit *Tannenfreud* (dans la région de Sargans qui, à l'origine de langue rhétoromane, parle aujourd'hui un dialecte suisse all.) n'a rien à faire ni avec *Tanne* « sapin », ni avec *Freude* « joie », mais constitue un héritage du rhétoroman ; les attestations anciennes nous prouvent bel et bien que l'étymologie réelle est le lt. FONTANA FRIGIDA ; v. W. CAMENISCH, *Beiträge zur alpträtoromanischen Lautlehre auf Grund romanischer Orts- und Flurnamen im Sarganserland*, Juris-Verlag, Zürich 1962 (et ZrP 80, 1964, p. 225).

Tandis que le phénomène de l'étymologie populaire est connu depuis longtemps — je l'ai seulement examiné sous un aspect différent —, une autre source (purement linguistique) de transformations notionnelles a été à peine étudiée jusqu'à présent : il s'agit de la

Transformation notionnelle par parallélisme sémantique.

Tandis que l'étymologie populaire a toujours affaire, par définition, à des interférences entre deux familles de mots historiquement distinctes, le parallélisme sémantique se produit à l'intérieur d'une seule et même famille de mots. Les cas que j'en ai trouvés jusqu'à présent sont beaucoup moins nombreux que les cas d'étymologies populaires actuellement connues. Cette différence s'explique, à mon avis, par le fait que le parallélisme sémantique est plus difficile à découvrir et qu'on ne lui a pas prêté, jusqu'ici, l'attention qu'il mériterait.

Il y a quelques années déjà, j'ai attiré l'attention sur quelques cas de parallélisme sémantique ¹. Le fait, p. ex., que, pour les Français, le singe est réputé « malin », s'explique, à mon avis, par un parallélisme sémantique et n'a rien à voir avec l'animal lui-même : *malin comme un singe* est une locution figée (v. Robert 1958). En réalité, depuis l'antiquité et encore aujourd'hui dans les autres pays romans, le singe est réputé méchant et non pas malin, et dès le latin, les adjectifs qui servaient à le qualifier étaient *malignus* et *malitiosus*, tous les deux au sens de « méchant » (on trouve, p. ex., *simia... animal malignum* dans la Physiognomonica du IV^e s., ThesLL 8, 184). Dans le Physiologus, qui est, en Europe occidentale, à la base de la plupart de nos conceptions psychologiques relatives aux animaux, le singe est une *figura diaboli* ². Or, *malignus* servait depuis Tertullien (vers 202) et l'Itala (Matth. 13, 38, ThesLL 8, 135) à qualifier également, comme substantif, le diable. En afr., la situation était la même :

1. Kurt BALDINGER, *L'Étymologie hier et aujourd'hui*, Cah. de l'Ass. Int. des Études fr. 11, 1959, p. 247 (à propos de *malin* et *malicieux*, v. ci-dessous) ; *Sprache und Kultur*, Ruperto-Carola (Université de Heidelberg) 29, 1961, p. 45 ; *Être soûl comme une grive — être larron comme une chouette, deux cas de psychologie linguistique des animaux*, dans Omagiu lui Alexandru Rosetti la 70 de ani, Bucarest 1965, pp. 43-45 (v. ci-dessous) ; *La pesadilla de los etimólogos*, Revista de Filología Española 48, 1965, p. 100 (*malin*).

2. « Et simius, hoc ipsam diabuli personam accepit » (Physiologus latinus versio Y, ed. by Francis J. Carmody, Univ. of California Publications in Classical Philology 12, n° 7, 1941, p. 121).

maligne (d'où plus tard *malin*) et *malicieux* signifiaient « méchant »¹ et, encore aux XVII^e et XVIII^e s., *malin* et *malicieux* comme un (vieux) singe étaient interprétés par « méchant comme un (vieux) singe »²; Furetière 1690 et le *Dictionnaire comique* de 1718 ajoutent : « à cause que ces animaux se plaisent à faire du mal ». Parallèlement, *malin* et *malicieux* « méchant » ont continué à désigner le diable³. Mais dans la tradition biblique, le diable n'est pas seulement méchant ; il est aussi astucieux, rusé (cp. l'all. *arglistig* qui combine la ruse et la méchanceté) : ainsi « revêtez l'armure de Dieu pour pouvoir résister aux manœuvres du Diable » dans Ephèse 6, 11 (*La Sainte Bible traduite en fr. sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem*, Paris, 1972, p. 1548)⁴. Les sculptures des églises du moyen âge continuent à symboliser le diable par le singe (p. ex. par des têtes de singe sur un corps humain⁵).

1. *Li singes senz dutance De diable at semblance. Il est e fel e vains, De mals faiz eschignanz* Phil. de Thaün, *Le Bestiaire*, éd. Walberg 1900, v. 1901 ; *Singes est de laide figure, De deable a forme et figure, Plus resanble deable que beste* (Le Bestiaire de Gervaise 361, Romania 1, 1872, p. 431) ; *Le singe est laid et malos-tru... Al diable afert e ressemble... Car il est tot malvais e ort* (Guill. le Clerc, *Bestiaire*, v. 1931, éd. Reinsch ; v. aussi Gdf 5, 116) ; *Cinges est melancolieus, Plains de moes et semilleus, Si ne voit riens a homme faire Que il ne veille contrefaire* (Le Bestiaire d'amour rimé, éd. Thordstein 1971, v. 449 ; *semilleus* est traduit par « rusé, astucieux » dans le gloss., d'où aussi FEW 11, 427 a ; « capricieux » serait peut-être plus juste).

2. Frm. *plus malicieux qu'un vieux singe* « très malicieux [= « méchant »] » OudC 1640 ; *malicieux comme un vieux singe* (Scarron [« nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe, et envieux comme un chien »] ; Fur 1690-Ac 1878, v. FEW 6¹, 114 a et n. 6) ; *être malin comme un singe* (dep. Ac 1718), *être malin comme un vieux singe* (Ac 1718-1878, v. FEW 6¹, 107 a et n. 7) ; *méchant comme un singe* (Rich 1680, v. FEW 6¹, 108 n. 7).

3. Afr. *li maligne* « le diable » (ca. 1190 Serm. St. Bern., Gdf 5, 123 a ; FEW 6¹, 106 b), *li malignes esperiz* (Roman de la Rose éd. Langlois 18511), à côté de *le maligne esperit dou deable* (Brunetto Latini éd. Chabaille 73, TL 5, 995 [l'éd. Carmody I, LXXII, 3 donne une autre leçon]) ; mfr. frm. *le malin* « le Diable, le principe du mal » (dep. 1530, FEW 6¹, 106 b) ; apic. *maleichous* m. « méchant, diable » (JehBouche, FEW 6¹, 113 b).

4. Cp. aussi 2^e Corinth. 11, 14 (« Satan lui-même se déguise bien en ange de lumière ») ; « Im Zusammenhang mit dem Wiederaufleben des Teufelsglaubens im Mittelalter gewann die Teufelsvorstellung neue bildhafte Züge : Der Teufel wurde [dargestellt] einerseits als « Affe Gottes » (simia Dei)... » (Religion in Geschichte und Gegenwart, article *Teufel*). Je remercie M. Fritz Nies de m'avoir rendu attentif à ces passages.

5. « La sculpture ressuscite en son honneur [scil. du diable] toutes les excentricités de l'art oriental et égyptien ; les têtes d'oiseau, de chien, de dragon, de *singe*, de taureau, sont posées tant bien que mal sur un corps humain. Les pieds sont empruntés aux faunes, aux sylvains, ces ancêtres du diable catholique » (Larousse 1870, 691 c).

Le diable essaie de dévier, avec *art et engin*, les fidèles du bon chemin ¹. Tout porte donc à croire que le diable était mêlé au changement sémantique de *malin* et de *malicieux* (« méchant » → « rusé, astucieux » ²), et la locution *malin (malicieux) comme un singe* a parallèlement suivi cette évolution. Le singe méchant se transformait peu à peu en un singe rusé, et il semble bien, qu'en fin de compte, le diable en soit responsable ³.

Le singe n'est pas le seul animal concerné par le changement sémantique de *malin* et de *malicieux* : un *cheval malicieux* se transforme, par le même phénomène de parallélisme sémantique, de « cheval méchant (qui rue de côté) » (Ac 1694-1740) en « cheval qui use d'adresse contre celui qui le monte

1. *Et quist [li deables d'enfer] art et engin, senz faire nul respit, D'ouvrer contre les bons par sa malignité* (ms. XIII^e s., Girart de Rossillon, éd. Mignard p. 134 ; TL 5, 995).

2. L'évolution sémantique semble avoir été préparée, au moins pour *malitiosus*, dès le latin : Georges définit « hinterlistig, arglistig » (« méchant, trompeur, fourbe » Gaffiot 1934), nuance sémantique pourtant valable seulement chez saint Augustin (FEW 6¹, 114 n. 11), de sorte que *malitiosus*, dans l'évolution sémantique, est toujours un pas en avant sur *malignus* « méchant » (cp. en afr. *malicieux* « méchant » et « astucieux, rusé » TL 5, 992 [« boshafft, arglistig, schlau »], tandis que *maligne* est toujours défini par « méchant » [« böse, bösertig » TL 5, 994]). En frm. *malicieux* s'affaiblit jusqu'à la nuance « qui aime à plaisanter », de sorte qu'aujourd'hui la combinaison avec le singe n'est plus possible ; *malin comme un singe* est le seul survivant (FEW 6¹, 114 n. 6) bien que *malin* ait suivi finalement l'affaiblissement sémantique de *malicieux*, du moins dans certains contextes (FEW 6¹, 108 a).

3. M. Victor Pöschl (Heidelberg) me rend attentif au fait que l'évolution « méchant » → « rusé » se trouve déjà en lt. et en grec. Lt *malus* est attesté, p. ex., au sens de « astucieux, rusé » plusieurs fois chez Plaute : *Ulixem... fuisse et audacem et malum* (Bacch. 949) ; *me malum esse oportet, callidum, astutum admodum* (Amph. 268) ; *Non videor vidisse lenam callidiorum ullam alteras put lepide atque astute in mentem venit de speculo malae* (Most. 270-71) ; *Nimis facete nimisque facunde malast. put lepide deruncinavit militem* (Mil. Glor. 1141/42). En grec mod. *πονηρός* signifie « rusé » tandis qu'en grec anc. le mot signifiait encore « méchant » (cp. grec mod. *ἀγαθός* « simple (d'esprit) », en grec anc. « bon », et l'évolution sémantique parallèle de *einfaellig* en all.). En grec mod. *κακός* « méchant » et *καλός* « bon » ont remplacé les mots anciens qui avaient changé de sens. Il est évident qu'il y a une tendance sémantique générale de l'ordre « méchant » → « rusé » et « bon » → « simple (d'esprit) » puisque le méchant tâche souvent de réaliser ses mauvais desseins par la ruse et que l'homme a tendance d'abuser de la bonté des autres de sorte que l'homme bon finit souvent par être dupe de ceux qui en profitent. Malgré cette tendance générale il semble bien que, dans le cas du fr. *malin*, cette tendance générale ait été favorisée par l'incarnation à la fois du « méchant » et du « rusé » dans la figure du Diable. — Otto DUCHÁČEK, *Les survivances du tabouage dans les langues contemporaines*, Études romanes de Brno 5, 1971, p. 76 n. 13 a, accepte notre interprétation *malin* + diable → *malin* + singe.

ou contre ceux qui l'approchent » (définition donnée d'abord par Ac 1762, *FEW* 6¹, 113 b et n. 3 ; la déf. donnée par Lar 1931 est encore plus explicite : « cheval qui, sans être vicieux, use de certaines *ruses* contre son cavalier »). D'autres locutions se sont montrées rebelles à cette transformation parallèle, p. ex. l'expression médicale *fièvre maligne* « fièvre ataxique », qui désigne une espèce de fièvre particulièrement « méchante » et qui, par sa nature même, ne pouvait pas suivre le mouvement sémantique de sorte que le terme a fini par être remplacé (v. *FEW* 6¹, 107 a et n. 11).

Les cas de parallélisme sémantique sont, sans doute, beaucoup plus fréquents qu'on ne l'aurait pensé. Je suis sûr qu'on en trouverait dans la grande majorité des familles de mots qui ont subi une modification du centre sémantique ; seulement, jusqu'à présent, on n'y a guère prêté attention. Des expressions telles que *la fièvre le travaille* ou *travailler un cheval* sont interprétées de nos jours : « la fièvre agit sur lui » et « exercer un cheval afin de le dresser ou de l'entraîner » (Lar, 1969), mais en fait, elles reflètent l'ancien centre sémantique de *travailler* « tourmenter » ; ce centre s'étant déplacé vers « travailler », les expressions ont suivi cette évolution ¹. Les débris d'un ancien champ sémasiologique s'orientent, dans la mesure du possible, vers le centre sémantique du champ nouveau.

Voici un dernier exemple particulièrement éclairant. L'expression *être soûl comme une grive* ne repose sur aucun penchant vers la boisson qu'aurait cet oiseau qui est en vérité vorace et querelleur. « La grive se fait remarquer par l'avidité avec laquelle elle cherche sa nourriture. On dit que ' la grive (*turdus torquatus*) mange tellement d'airelles que sa chair en devient bleue et ses os rouges ' » (Wartburg, *FEW* 4, 212 a). Cela explique la naissance de notre expression, mais à une époque où *soûl* signifiait encore « saturé, qui a beaucoup (ou trop) mangé et bu », conformément au sens du lt. *SATULLUS* (la première attestation d'*être soûl comme une grive* date en effet de 1486). Mais depuis le xvi^e s., *soûl* a été réduit de plus en plus au sens actuel ; l'expression se maintient tout en suivant le changement sémantique ².

Ce résultat, c'est-à-dire le fait qu'on attribue à un animal une qualité ou un comportement nullement justifié, nous rappelle les cas des étymologies

1. K. BALDINGER, *Sémasiologie et onomasiologie*, RLiR 28, 1964, p. 259.

2. Pour plus de détails v. Kurt BALDINGER, *Être soûl comme une grive — larron comme une chouette, deux cas de psychologie linguistique des animaux*, dans Omagiu lui Alexandru Rosetti, Bucarest 1965, p. 44. — Le cas de *desduit de la pie* « plaisir de boire » (Charles d'Orléans), *croquer la pie* « boire beaucoup » (ca. 1450-OudC 1640) est encore discuté (v. *FEW* 8, 422 b et 423 b, 424 a).

populaires : cat. *òliba*, hibou qui boit l'huile des lampes des églises, ou chouette devenue larron, etc. Les résultats se ressemblent, il est vrai, mais les facteurs linguistiques qui les ont déclenchés sont très différents : l'étymologie populaire rapproche d'une façon étymologiquement fautive deux familles de mots distinctes ; le parallélisme sémantique se produit à l'intérieur d'une seule et même famille : l'évolution sémantique entraîne avec elle des expressions motivées à partir de l'ancien centre sémantique, et ces expressions finissent par se rattacher, sans que le sujet parlant s'en rende compte, au nouveau centre. Mais dans les deux cas — et le but de cet exposé était de le mettre en évidence — on assiste à la création de nouvelles motivations, de nouvelles significations et de nouvelles conceptions ou notions dont l'origine se situe ainsi, non pas dans la réalité matérielle ou dans l'expérience spirituelle qu'on a de cette réalité, mais au contraire dans la langue elle-même ¹. Au lieu de dépendre de la réalité, elles créent elles-mêmes de nouvelles réalités psychiques : résultant d'« erreurs productrices » (Bertholet), de « malentendus producteurs » (Knobloch), elles témoignent « de l'influence du son sur l'idée » (Nyrop) ² ; mais en même temps l'homme devient victime de la langue ³.

Heidelberg

Kurt BALDINGER.

1. Un autre bel exemple de ce genre est donné par M. SANDMANN, *Etymologías y leyendas etimológicas*, Revista de Filología Española 39, 1955, 80-103 : « A los navegantes españoles se les enseñaba como curiosidad la cara que el coco lleva en su base. Al saber que este fruto extraño se llamaba *coco*, se estableció fácilmente la asociación con *hacer cocos* o con *cocar*, expresiones conocidas por los marineros. De ahí era casi inevitable que la « cara » de la nuez se les presentaba como « el gestillo del mono » que viene muy bien al caso, como saben todos los que han visto los « ojos » y « la boca » en la base del fruto del cocotero. Tenemos aquí, pues, *un caso en que la palabra define la imagen de la cosa, al revés de lo que pretende la leyenda etimológica que parte de la cosa para llegar a la palabra* » pp. 87.

2. NYROP 1934, p. 159 (« von der Macht des Sprachlautes über den Gedanken » dans la version allemande de 1903, p. 228) ; L. DEROY, *Jeux de mots, causes de légendes*, dit à propos de Cronos qui, d'après la légende, a avalé une pierre au lieu d'un enfant nouveau-né : « il a été victime de la puissance des mots » (Annali dell'Istituto Orientale di Napoli I, 1, 1959, p. 33).

3. Nos conclusions concordent, dans l'essentiel, avec celles de Hans-Heinrich Baumann qui a étudié de façon approfondie un secteur de notre problème (*Sekundäre Motivationen bei romanischen Tierbezeichnungen*, Thèse Bonn 1967, p. 151 : « Die Verständigung über das gemeinte Tier findet im Medium der Sprache mit Hilfe der dafür bereitstehenden Bezeichnungen statt. Dieses Medium der Sprache wird nun selbst als gemeinte Sache ' ernst genommen ' ; der Sprecher dringt nicht durch bis zum eigentlich gemeinten Gegenstand und

erkennt — bleibt seine Aufmerksamkeit bei dem Wort für eine Sache stehen, das er für die Sache selbst nimmt — notwendig etwas anderes als Sache als das, worauf ursprünglich hingewiesen wurde. Die neue Sachenebene liegt in der Sprache, die Sprache spricht — als Sprache — an ; und sie, die als gemeinter Gegenstand ' sprachlos ' war, redet nun als sprachliche Sache. Das Eingehen auf diese sprachliche, medialisierte (d. h. das Eingehen nicht auf das bezeichnete Tier, sondern auf seine Bezeichnung) bringt für den Menschen, der sie im Umgang erfährt, das Erlebnis eines ständigen Appells ; die Reaktion aber auf seinen Appell ist die Handlung, zu der er sich aufgefordert fühlt — und darein mündet der beschriebene Prozess. So bestätigt sich einmal mehr der Satz Fichtes « Die Menschen werden weit mehr von der Sprache bestimmt denn die Sprache von den Menschen » (cité par Baumann d'après Th. FRINGS, *Grundlegung einer Geschichte der deutschen Sprache*, 31957, p. 74).